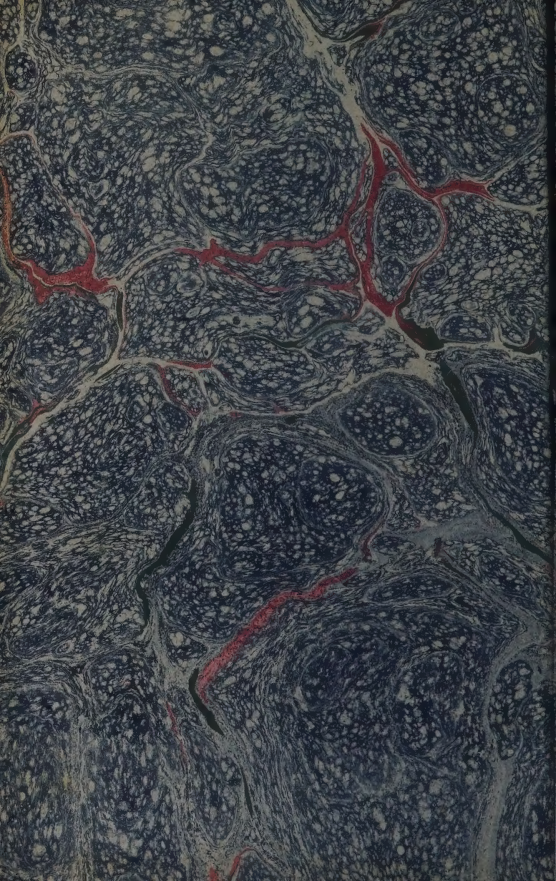
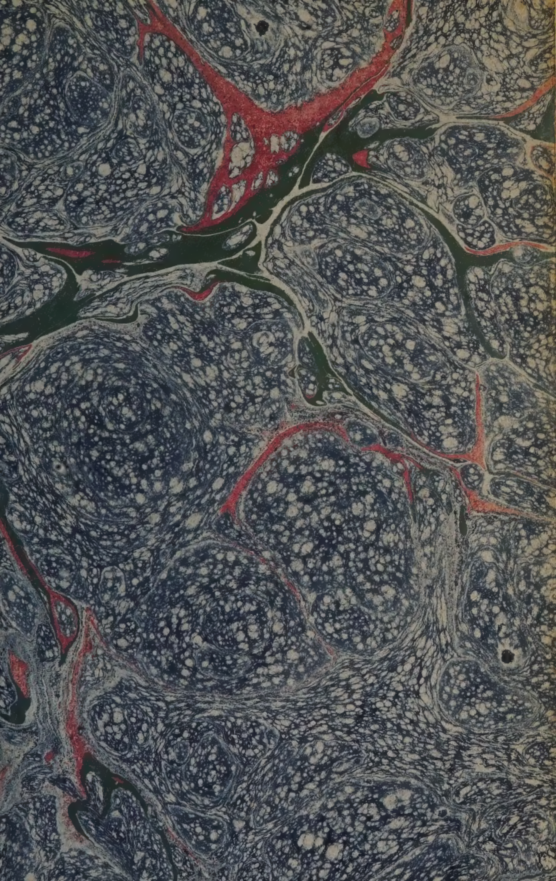




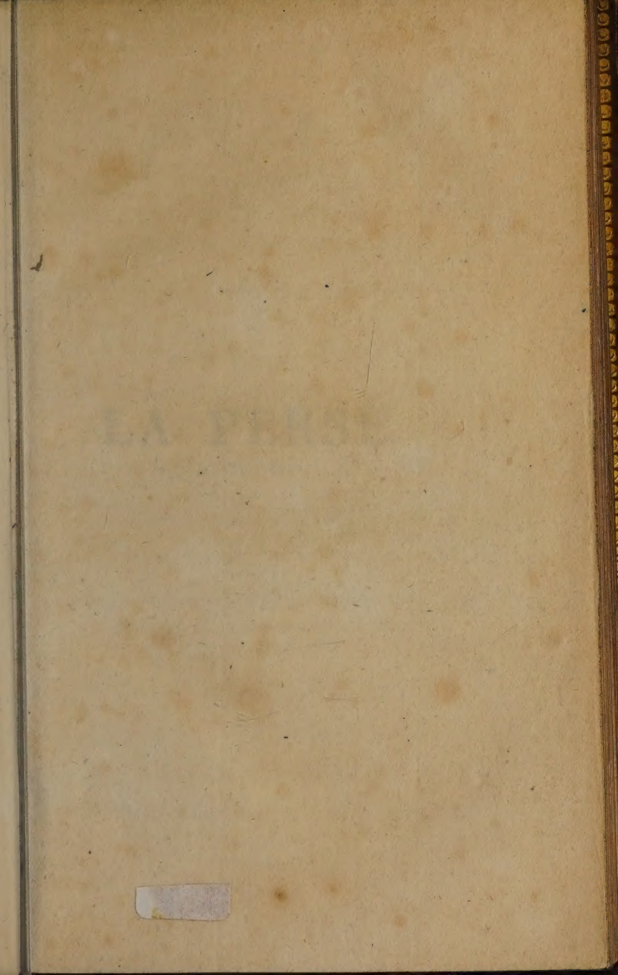


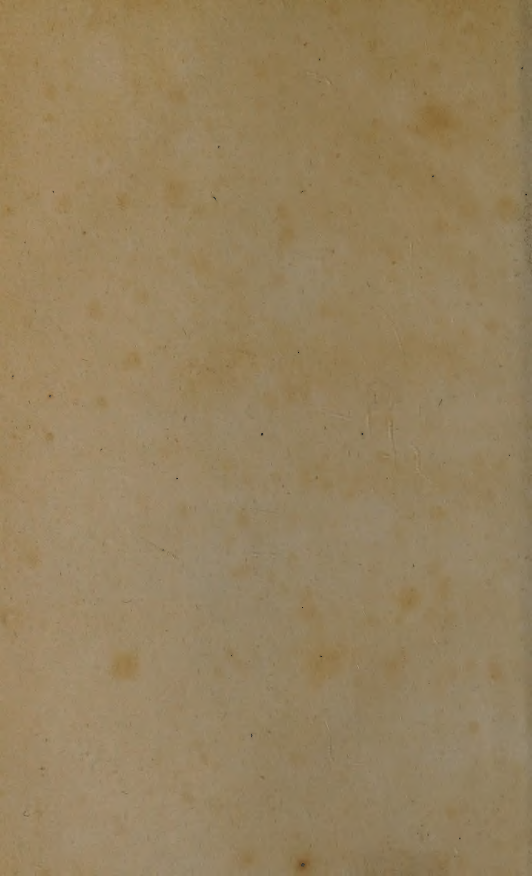
61 grammes

[PERRIN]

T. 1 = 15 gr.
2 1 "
3 6 "
4 6
5 22
6 3
7 8

61





LA PERSE.

LA PERSE,

OU

HISTOIRE, MŒURS ET COUTUMES DES HABITANS DE CE ROYAUME;

OUVRAGE TRADUIT OU EXTRAIT DES RELATIONS LES PLUS RÉCENTES;

PAR M. NARCISSE PERRIN;

Avec une notice géographique, et un essai sur la littérature persane;

PAR M. ÉDOUARD GAUTTIER;

Secrétaire adjoint à l'école royale et spéciale des langues orientales, établie près la Bibliothèque du Roi, l'un des collaborateurs de la Biographie universelle, de la Revue encyclopédique; membre de plusieurs Sociétés savantes, etc.

Ouvrage orné de 61 gravures, d'après des peintures persanes ou des dessins authentiques.

TOME PREMIER

PARIS,

NEPVEU, Libraire, Passage des Panoramas.

1823.

PRÉFACE

DE L'ÉDITEUR.

Avant la publication des ouvrages de MM. Morier, Scott-Warring, Macdonald Kinneir, Malcolm, Jaubert, Ker-Porter et Drouville, un tableau de la Perse ne pouvait être qu'une compilation plus ou moins longue, plus ou moins bien rédigée de l'ancien état de cet empire, presque uniquement puisée

dans les voyages de Chardin et de Tavernier. Diverses circonstances ont de nos jours éveillé l'attention de la politique européenne sur ce royaume important par sa position militaire et les dispositions belliqueuses de ses habitans, dispositions que des troubles civils continuels, la vie nomade de quelques tribus, des essais de notre tactique, et l'accroissement d'un grand empire limitrophe, n'ont cessé d'entretenir. L'ambassade du général Gardanne, que l'Empereur envoya au souverain actuel de la Perse, de

son champ de bataille ou de son champ de victoire, l'un et l'autre étaient alors synonymes, engagea le gouvernement anglais à en contre-balancer ou en détruire l'effet par une mission particulière, donnée au général Malcolm. Le vainqueur d'Iéna crut que des ingénieurs, des officiers, un chef détachés d'une grande armée victorieuse, produiraient une vive impression sur les Persans. Le gouvernement anglais pensa qu'un simple particulier sans mission apparente, traversant la Perse avec un

faste et un luxe extraordinaires, ferait un effet plus sûr; il ne se trompa point. L'or fut opposé au fer; et dans cette circonstance, comme en beaucoup d'autres, le faste de nos rivaux exerça une influence que n'avait pu obtenir notre gloire militaire.

Il n'en est pas moins résulté de cette attention que l'Europe a été obligée de donner à cette partie de l'Asie, que la Perse a été mieux observée et mieux connue. M. Malcolm en a écrit une excellente histoire; MM. Kinneir, Scott-Warring,

en ont publié deux relations intéressantes. M. Morier qui l'a visitée à deux fois différentes, a eu, dans son second voyage, toutes les facilités désirables pour l'examen des monumens et la connaissance des mœurs. MM. Jaubert et Ker-Porter, l'un avec une plume élégante, l'autre avec un crayon délicat, nous ont fait connaitre l'état actuel des villes de la Perse et ses antiquités. Nous devons à tous les deux des particularités nouvelles; enfin M. Drouville, officier français au service de Feth-Aly-Chah, et

chargé par ce prince d'introduire la tactique européenne dans l'armée persane, nous a donné avec les plus grands détails l'état politique et militaire de la Perse depuis les cinq dernières années. Ayant sous les yeux les relations anciennes et modernes, il a distingué avec une sagacité remarquable ce qu'il y avait d'exact et de vrai, en ne donnant à chaque point de la description des usages que son importance réelle et non celle que des voyageurs prévenus voulaient attacher à leurs récits.

Il devenait donc nécessaire de tracer de la Perse un tableau au niveau des connaissances actuelles ; car il n'est peut-être aucun pays qui ait présenté dans son histoire un intérêt aussi vif. On voit les Persans à presque toutes les grandes époques historiques, occuper souvent le premier rang ; et de nos jours même, malgré l'état d'abaissement dans lequel ils ont été plongés, les idées d'une splendeur éclipsée, qui pourrait reparaître encore, appellent sur eux les regards du publiciste et de l'historien. Si

l'on ne retrouve plus la pompe de ces magnifiques cités, les richesses de ces fertiles campagnes, décrites par Chardin et Tavernier, en pénétrant dans l'intérieur des palais, on reconnaît les vestiges brillans de ce faste qui étonna le monde, et les restes d'une civilisation, qui pour avoir fait des pas rétrogrades, n'est probablement pas condamnée à rester toujours en arrière de celle des autres nations. Ces restes de civilisation sont d'autant plus intéressans à méditer, qu'ils se rattachent sans interruption aux premiers efforts

que les hommes ont faits pour sortir de l'état de barbarie, dans cette contrée, qui fut le berceau du genre humain. En Europe les commotions politiques, les invasions des barbares, et peut-être l'instabilité même du caractère des habitans, ont rompu les liens qui unissaient les connaissances anciennes aux connaissances modernes; tout a changé, tout change même à chaque instant. A peine conservons-nous quelques traditions, quelques faibles indices des mœurs de nos aïeux; dans la Perse au contraire tout

semble fixé comme par un de ces enchantemens dont les Mille et une Nuits nous offrent les fantastiques exemples; nous retrouvons ans cet empire, dont l'origine se perd dans la nuit des temps les plus reculés, le même système de lois, d'institutions et d'idées transmis sans altération d'âge en âge, malgré l'influence que des religions diverses ont exercé sur des esprits enclins à la superstition. Les begglierbeygs ont remplacé les satrapes, mais leur nom seul est changé.

Les Persans sont, dit-on, les

Français de l'Asie. La lecture de cet ouvrage fera voir jusqu'à quel point cet éloge pour les Persans, ou ce reproche pour nous, est fondé; mais enfin il suffit que ce rapprochement entre leur caractère et le nôtre ait été fait pour qu'ils acquièrent plus d'intérêt à notre curiosité.

Nous avons donc pensé que dans un moment où plusieurs voyageurs venaient de visiter la Perse, et de rapporter en Europe les fruits de leurs observations et de leurs travaux, c'était faire une chose agréable au public d'extraire de leurs

ouvrages tout ce qui pouvait offrir un tableau vrai et complet de ce pays.

M. Perrin a traduit les divers chapitres de M. Malcolm, qui entraient nécessairement dans notre plan : ceux de MM. Morier et Scott-Warring qui pouvaient compléter notre cadre, ont été analysés ou reproduits d'après les versions qui sont les propriétés du libraire-éditeur de cet ouvrage. Nous y avons joint la plus grande partie de l'excellent ouvrage que M. Drouville, maintenant colonel de cavalerie au service de S. M. l'Empe-

reur de Russie, vient de publier, après un séjour de cinq années dans ce pays ; et nous avons pensé que les descriptions des personnes qui ont vu de leurs propres yeux étaient préférables aux dissertations des écrivains qui parlent d'après les autres.

Une esquisse géographique et un abrégé de l'histoire de la Perse, étaient essentiels pour compléter le tableau de cet empire ; nous avons confié ce travail à M. Gauttier, qui a fait tous ses efforts pour déguiser la fastidieuse aridité du travail presque chronologique

dont il s'était chargé, puisque le plan de cet ouvrage ne lui laissait que fort peu de place pour écrire une histoire, qui par son importance et sa durée exigerait plusieurs volumes pour être traitée avec tous les développemens nécessaires. M. Gauttier s'est donc borné à donner une esquisse rapide des diverses révolutions qui se sont succédées en Perse; mais arrivés à une époque où tous les points historiques se rattachaient directement à l'état actuel de ce royaume, nous avons cru devoir donner plus d'étendue à cette partie de notre ou-

vrage, et nous avons fait extraire l'histoire de ces événemens plus récens de l'excellent ouvrage de M. le général Malcolm, témoin oculaire de quelques-uns d'entre eux.

Les nombreuses gravures qui accompagnent cet ouvrage, ont eu pour objet de suppléer à ce que les descriptions pourraient avoir d'obscur et d'aride. Nous n'avons rien épargné pour les rendre dignes du pays important dont elles doivent compléter le tableau. On reconnaîtra dans plusieurs vues le talent de M. Jazet notre premier graveur à l'aqua-tinta.

Tous les costumes ont été copiés d'après les dessins des artistes qui avaient visité le pays, ou d'après des dessins originaux des artistes même du pays. M. Ker-Porter dans son voyage en France nous ayant fait voir ses portefeuilles, et surtout son précieux livre de croquis des différens costumes, nous avons été à portée de juger de l'exactitude des dessins de MM. Orlowski et Swebac, que nous avons fait entrer dans cet ouvrage en en réduisant les dimensions d'après les lithographies coloriées du voyage de M. Drouville.

LA PERSE.

GÉOGRAPHIE.

LIVRE PREMIER.

Situation de la Perse. Son climat, ses divisions. Description de ses villes principales.

La Perse, ou l'Irân des orientaux, s'étend du 26me degré de latitude nord, au 14me, et du 55me au 61me degré de longitude, méridien de Paris. Ce royaume, dont les limites ont subi de nombreux changemens, est borné à l'est par l'Hindoustan, à l'ouest par

la Turquie, au nord, par la mer Caspienne et le Turkestan, au midi, par la mer d'Arabie et le golfe Persique.

Les noms et les limites des provinces de cet empire ont considérablement varié : en faisant connaître les divisions actuelles, nous tâcherons de rattacher les noms anciens aux noms modernes. Les provinces septentrionales de la Perse sont : l'Érivan, l'Aderbaidjan, le Guilan, le Mazenderan et le Khorassan.

A l'ouest se trouvent l'Irac Persique, le Kohsistan et le Farsistan, au midi, le Kerman, à l'est, le Seistan. Nous allons parcourir successivement ces diverses provinces, et nous arrêtant partout où l'opulence des villes, la beauté de leurs édifices, et la curio-

sité qui s'attache aux antiquités, appelleront notre intérêt.

L'ÉRIVAN.

Depuis que la Géorgie a cessé de faire partie de la Perse, le gouvernement d'Erivan est le plus septentrional de ce royaume. Il faisait anciennement partie de l'Arménie, dont une partie est maintenant sous la domination du Chah. Sa population s'élève à environ 120,000 âmes. Il se trouve compris dans le territoire soumis à l'administration d'Abbas Mirza; ses villes principales sont: Merend, Nakchivan et Érivan.

Merend, située sur la rivière Seloulou, à l'extrémité d'une vaste plaine très-peuplée, est remarquable

par la propreté de ses rues plantées d'arbres, qui rompent la monotonie si triste des villes persannes. Les maisons sont bien bâties. Une petite rivière qui la traverse vient porter la fertilité dans les jardins des habitans. Les musulmans ont construit une mosquée sur la place où se trouve, dit-on, le tombeau de la mère du genre humain, l'épouse de Noé.

On récolte dans les environs de Merend, l'espèce de cochenille appelée kermès et l'opium. Sa population est d'environ 10,000 âmes. Les pâturages qui l'environnent ont été donnés en propriété à la cavalerie régulière du prince Abbas Mirza qui y passe trois mois de l'année.

Érivan. La ville d'Érivan, chef-lieu du district de ce nom, est pla-

cée sur un terrain creux entouré d'une chaîne de hauteurs parfaitement bien cultivées. Les maisons sont répandues sur une très-grande surface et les rues sont très-malpropres. Elle est défendue par une forteresse, qui s'élève sur les flancs d'un immense précipice, au pied duquel coule la rivière de Zenguy. C'est dans l'intérieur de ce fort que se trouve le beau château du gouverneur. On y voit aussi une superbe mosquée couverte de dômes en plomb.

Nakchivan. Cette ville élevée sur une colline qui domine les plaines de l'Araxes, contient environ deux mille maisons, au milieu desquelles s'élèvent encore les restes de plusieurs édifices musulmans en ruines ; le plus remarquable est le tombeau d'Ata Beyg.

Il est construit en briques, et couronné d'un nid de cigogne, comme presque toutes les ruines de cette ville. Nakchivan est le chef-lieu d'un district divisé en quatre cantons. On montre dans cette ville le prétendu tombeau de Noé. A l'ouest se trouvait une forteresse que les Russes ont détruite dans leur dernière invasion; c'est là que s'est borné le cours de leurs conquêtes. Le pays environnant n'offre que quelques collines infertiles et recouvertes d'un terrain argileux et jaunâtre.

L'ADERBAIDJAN (1), (ancienne Médie.)

Cette province, riche en soie, en

(1) Ce nom en ancien pehlvi, signifie pays du feu.

blé et en pâturages, a pour capitale Tauriz. Les autres villes principales sont : Ardebil, Mianeh, Maragha, Zenghian. Sa population est de 1,400,000 âmes.

Tebriz ou Tauriz n'est plus cette superbe cité décrite par Chardin. Les tremblemens de terre ont abattu la plupart des édifices qui en faisaient l'ornement. Cette ville, dont la circonférence n'est guère que d'une lieue, est entourée de jardins fertiles. Toutes les rues sont étroites et malpropres. On y remarque encore quelques bains publics assez beaux, un vaste bazar qui fait le tour de la ville, des ruines d'une mosquée bâtie depuis près de six cents ans, et un fort de peu d'importance élevé par Abbas Mirza, qui fait de cette ville le

siége de son gouvernement; il en a réparé et doublé les murs, y a construit un nouveau Meidan, et quelques autres édifices. On y voit les tombeaux de Rachyd Eddyn, célèbre historien, de Hemam Eddyn, d'Anwery et de Ferrakhi, poètes distingués. Les montagnes qui l'environnent sont de nature volcanique, et laissent échapper des vapeurs délétères. La fréquence des tremblemens de terre qu'ils occasionnent a forcé les habitans de construire leurs maisons en bois. La population de Tauriz est évaluée par les Persans à 250,000 habitans. Mais il entre sans doute beaucoup d'exagération dans leurs calculs. Il y a dans cette ville plusieurs fabriques de soie, et une fonderie de canons. Le lac d'Ormiah,

situé à quelques lieues à l'ouest de Tauriz, est probablement le produit de quelque éruption volcanique.

Selmas; la ville de Selmas, située à l'extrémité d'une vaste et fertile plaine qui va s'arrêter sur les bords du lac d'Ormiah, contient environ 30,000 habitans, la plupart Arméniens ou Nestoriens. C'est la seule ville de Perse où l'on trouve une église catholique romaine.

Ardebil, surnommée par les Persans Abâdani-Firouz, séjour de la félicité. Cette ville fortifiée par les officiers français envoyés à la suite du général Gardanne, ne renferme guères plus de 4,000 habitans. Elle est située sur la rivière du Balouk (poisson), à environ dix lieues de la mer Caspienne.

Le principal objet de curiosité que

renferme Ardebil, est le mausolée du Cheikh Sefi, fondateur de la dynastie qui porte son nom. Cet édifice, vu à l'extérieur, paraît tomber en ruines; mais l'intérieur est soigneusement entretenu. Après avoir traversé une grande salle, ornée de peintures très-soignées, éclairée par plusieurs lampes d'argent, et des lanternes de talk, on arrive à un escalier entouré d'une balustrade d'argent, au haut duquel est une porte plaquée d'or qu'il n'est pas permis de franchir. C'est de là que l'on aperçoit le tombeau couvert de chals, de plumes, d'œufs d'autruches et d'autres ornemens. On voit parmi les offrandes une magnifique aiguière d'or, couverte de pierres précieuses. Le même édifice renferme les tombeaux des deux fils de ce

prince, et ceux de Chah Ismael; une belle collection de livres donnés par le Chah Abbas, parmi lesquels on remarque un Corân écrit sur papier de Chine, et tellement lourd, que deux hommes pourraient à peine le soulever, et enfin quelques chapitres du même ouvrage écrits de la main même d'Aly.

MIANEH. Cette petite ville, placée dans une vallée stérile, fabrique d'assez bons tapis de poil de chameau. Le voyageur doit prendre garde d'y coucher jamais, car les punaises innombrables qui infestent ses maisons sont tellement venimeuses, que plusieurs Européens sont morts des suites de leurs piqûres. A peu de distance on voit le beau pont du Kizil

Ouzen, sur la rivière de ce nom. (*Voyez la gravure en regard.*)

MARAGHA. Cette ville, située dans une vallée étroite qu'elle partage en deux parties, est entourée d'une chaîne de collines qu'un roi de Perse fit niveler pour établir l'observatoire du fameux astronome Nassir Eddin el Thoussy. Elle est ceinte de murailles qui tombent en ruines. Vue du haut des éminences qui l'environnent, Maragha n'offre qu'une suite continuelle de maisons en terre, sans un édifice remarquable. On aperçoit, au nord-est, un vaste cimetière, où l'on trouve plusieurs pierres couvertes d'inscriptions koufiques.

ORMIAH est le chef-lieu de la tribu des Afchards. Elle est située sur les



Pont sur le Kizzil Ozzan.



bords du lac auquel elle a donné son nom. Sa population s'élève a près de 40,000 âmes. Elle est environnée de fortes murailles. C'est dans Ormiah que naquit Zoroastre.

Khoï. Cette ville, située sur les bords de l'Otour, au milieu d'une des plaines les plus fertiles de la Perse, est assez bien fortifiée à l'européenne. Elle contient vingt mosquées, six bains, et un fort beau caravansérail. Sa population est d'environ 25,000 individus, la plupart Arméniens, ou d'origine Tartare.

Zenghian, chef-lieu du district de Khamzeh, située sur la rivière qui porte ce nom, à l'entrée de l'immense vallée que forme l'éloignement des deux chaînes du Taurus, contient environ deux mille maisons. On y re-

marque un beau bazar, où se vendent des tapis et des étoffes de laine. Le palais du gouverneur est le plus bel édifice de la ville, qui forme aujourd'hui l'apanage du prince. Sa population est considérable.

LE GHILAN.

Cette petite province, située sur les bords de la mer Caspienne, contient environ 250,000 habitans. Les montagnes qui le séparent à l'ouest de l'Aderbaïdjan sont de nature calcaire; quelques-unes offrent cependant des masses de première formation. Quoique le Ghilan soit couvert de vastes forêts, on y trouve quelques parties cultivées et fertiles en riz et en fruits. Son climat est humide, froid et malsain. Les pluies et les orages y

sont fréquens. La rivière la plus considérable de cette province est le Kizil Ouzen, qui prend sa source dans le Kurdistan persan et vient se décharger dans la mer Caspienne, près du cap le plus oriental.

La soie est une des productions principales du pays. C'est la plus estimée de celles que produit la Perse.

Les villes principales du Ghilan sont : Fomen, Recht et Lahidjan.

Fomen. Cette petite ville, composée d'un millier de maisons, se trouve située sur les bords d'une rivière qui va se jeter à quatre lieues de là, dans le golfe d'Inzeli. Elle est le chef-lieu d'un canton assez peuplé. L'air y est très-insalubre.

Recht, capitale du Ghilan, est située à trois lieues de la mer. Cette ville,

où l'on compte environ trois mille maisons bâties en briques, est arrosée par deux rivières et environnée de marécages qui en rendent le séjour fort malsain. On y fabrique beaucoup d'étoffes de soie et quelques armes grossièrement travaillées.

LAHIDJAN, située au pied d'une colline couverte de bois, est arrosée par une petite rivière qui va se jeter dans la mer Caspienne, près de Lengheroud. On y compte environ douze cents maisons. L'air y est beaucoup plus sain que dans les autres parties du Ghilan.

LE MAZENDERAN.

Il diffère peu du Ghilan par son climat et la nature de ses productions. On y trouve cependant quelques champs

semés de bled et d'orge. Les monts Elbours le séparent au sud de l'Irac Adjemi. Sa population est d'environ 750,000 âmes. Ses villes principales sont : Amol, Balfrouch, Echref, Aster-Abâd et Sary.

Amol. Cette ville composée de trois mille maisons éparses sur une grande étendue de terrain, est située sur la rive gauche de l'Herrouz, qui se sépare en deux bras pour aller se jeter à peu de distance de-là dans la mer Caspienne. Amol était autrefois environnée d'une enceinte en briques dont on aperçoit encore les restes. Les environs sont couverts de bois, et on y exploite avec succès plusieurs mines de fer.

Aster-Abad est située au milieu de campagnes arides et désertes. Elle est

entourée d'un mur flanqué de tours. Les maisons sont couvertes en talus, et construites en briques. Les pluies fréquentes exigent cette précaution. On y compte environ 5,000 âmes, parmi lesquelles il y a un grand nombre de Seïds, descendans d'Aly. C'est ce qui a fait donner à cette ville le nom de *Dar el Mouminyn* (*séjour des vrais croyans*). On y voit encore un très-beau palais élevé par Agha Mohammed Khan.

Les environs d'Aster-Abâd produisent du riz et du blé.

Balfrouch. Cette ville dont les environs marécageux sont couverts de lisières, offre plusieurs édifices remarquables, bâtis pour l'instruction de la jeunesse, par le roi actuel et plusieurs grands seigneurs. Chah Abbas

y avait fait élever un palais, qui est ruiné depuis long-temps. Sa population s'élève à près de 25,000 âmes. La rivière de Babol passe à peu de distance de la ville. On la traverse sur un très-beau pont de dix arches.

La ville de Sary est située au milieu d'un pays plat et boisé. Ses fortifications sont bien entretenues et garnies de canons assez bien montés. Le palais du gouverneur est très-régulièrement construit. Les bazars sont abondamment fournis de toutes sortes de marchandises. On distille beaucoup d'eau-de-vie dans les campagnes environnantes. Plusieurs négocians établis à Sary font un commerce très-considérable. On y voit encore les restes de quatre anciens temples bâtis par les Pyrolatres.

On n'a que peu de renseignemens sur la ville d'Echref. On sait seulement qu'elle est fortifiée et contient de 12 à 18,000 âmes. Les environs sont infestés par les Turkomans qui, descendant des plaines de la Boukharie, viennent piller cette partie de la Perse.

L'IRAC-ADJEMI.

Cette province que l'on croit être l'ancien Parthie a reçu aussi les noms de Cohestan ou Djebal, (pays des montagnes), et son territoire mérite ce nom : on trouve cependant à l'Orient de grandes plaines couvertes de sel. Ses montagnes servirent de retraite à cette secte des Ismaéliens, si connue sous le nom des Assassins. Nous allons successivement parcourir les nom-





Sultanieh.

breuses et magnifiques cités que renferme cette province.

Sultanieh, (*Voyez la gravure en regard*) ancienne capitale de la Perse, n'offre aux regards du voyageur d'autres édifices remarquables que le tombeau de Mohammed Aly Khodabendeh, dont on a fait un magasin à paille. L'extérieur est construit avec des briques liées entr'elles d'une manière admirable : cependant il s'écroule chaque jour sous la faulx du temps et sous la main des hommes qui le démolissent pour élever d'autres bâtimens. L'intérieur est encore admirable, et offre peut-être les plus beaux restes d'architecture musulmane qui existent en Perse.

Le village actuel de Sultanieh ne contient pas plus de quarante maisons

bâties au milieu des ruines. Il est maintenant transporté par ordre du roi quelques milles plus loin, et prend le nom de Sulthanâbâd. On a forcé les villages voisins de se réunir pour le former; le roi vient tous les ans camper dans la plaine qui est d'une vaste étendue, il y a fait construire un palais sur les dessins d'un officier français, et c'est là qu'il a reçu l'ambassade russe du général Yermoloff. (*Voyez la gravure en regard*).

Casbin ou Caswin. Les environs de cette ville produisent le meilleur vin de la Perse et beaucoup de pistachiers; mais en revanche, on ne peut guère s'y procurer d'eau pour les arrosemens : de fréquens tremblemens de terre la désolent. Elle est entourée d'un mur flanqué de tours et d'une

grande étendue, quoique le nombre des habitans ne soit guère que de 50,000. Aly Mudjel Mirza, 3me fils du roi, y commande; il habite dans un palais construit par les Sofis, et continué par le fameux Nadir, mais qui n'a rien conservé de l'antique splendeur qu'il offrit jadis aux yeux du voyageur européen Piétro della Valle. Les manufactures de sabres qui s'y trouvent ont aussi beaucoup perdu de leur célébrité.

Sawa, dont on fait remonter la fondation jusqu'à l'époque du déluge, était autrefois une ville considérable. Maintenant, plusieurs dévastations successives lui ont beaucoup fait perdre de son importance. Elle est située au milieu d'une plaine aride.

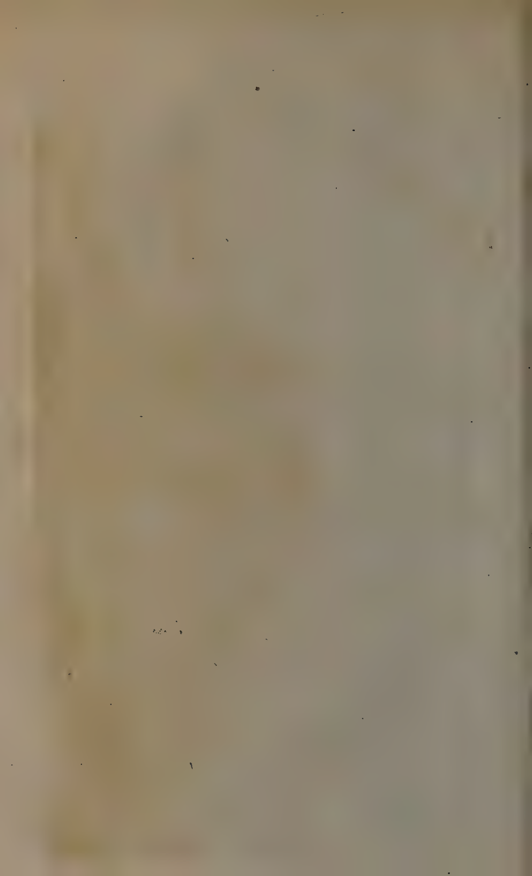
Koum. Cette ville peuplée en grande

partie par des Seïds (descendans d'Aly), renferme le tombeau de Fatimeh, dont la coupole couverte d'or est assez élevée pour que le voyageur puisse l'apercevoir à une distance de quinze milles. Ce mausolée est un lieu d'asyle (1), et il est le but de nombreux pèlerinages de la part des dévots et du roi lui-même. On y trouve de très-belles manufactures d'étoffes. La ville de Koum est défendue par d'assez bonnes murailles flanquées de tours. A quelque distance se trouve une montagne à laquelle on a donné le nom turk de Guiden Guelmez, (qui va et ne revient pas), parce qu'on assure que ceux qui y vont n'en re-

(1) Abdoul Hassan Khan que nous avons vu en France, s'y réfugia pendant la proscription de sa famille.



Vue du Chateau de Sultanieh et de la Place ou l'Ambassadeur reçut sa première audience



viennent jamais. On présume que le sol nitreux s'enfonce et engloutit le voyageur.

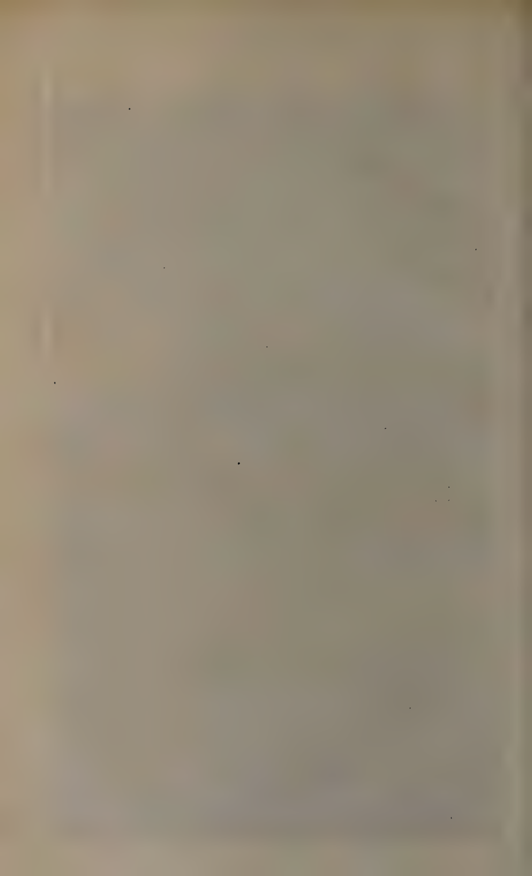
Kachan. La plaine à l'extrémité de laquelle se trouve cette ville, abonde en mûriers qui nourrissent un grand nombre de vers à soie ; Kachan est entourée de murailles tombant en ruines. On trouve dans leur enceinte plusieurs caravansérails magnifiques, un grand nombre de manufactures où l'on travaille la soie et le cuivre avec beaucoup d'adresse et d'activité. L'édifice le plus remarquable de la ville est un collége ou medreseh fondé à trois milles de Kachan, par Feth Aly Khân et l'un des plus beaux monumens élevés par ce prince. On y trouve un jardin célèbre parmi les persans à cause de la saveur de ses fruits, et

particulièrement de celle de ses melons d'eau.

Téhéran, (*Voyez la gravure en regard*) Téhéran, capitale actuelle de la Perse, est dans une plaine immense et presque inculte et adossée à de hautes montagnes qui la séparent de la mer Caspienne en la garantissant des vents du Nord. Anciennement elle faisait partie du district de Rey, dont on voit encore les ruines à environ une lieue et demie. L'époque précise de sa fondation est ignorée. Piétro della Valle est le premier voyageur qui l'ait visitée ; c'était alors une ville assez étendue, sans être très-peuplée; il lui donne le surnom de la ville des Platanes. Plusieurs souverains y avaient momentanément fixé leur résidence ; mais sa splendeur ne date que de l'a-



Teheran.



vénement d'Agha Mohammed qui en fait sa capitale pour se rapprocher de sa tribu. Elle a de quatre à cinq milles de circonférence; on y entre par six portes, dont les massifs sont incrustés de marbre coloriés en mosaïques, et ornés de figures en briques qui représentent des tigres et d'autres animaux; elles sont hautes et terminées par des coupoles. Au nord-ouest sont des tours isolées; les fossés creusés par les ordres de Agha Mohammed se sont écroulés en plusieurs endroits, et on a été obligé de les soutenir par des ouvrages en briques.

Cette ville est à-peu-près de la grandeur de Chyrâz, mais on n'y voit point autant d'édifices publics; les maisons sont en terre et en briques

cuites au soleil. Leur façade ne donne pas sur les rues qui sont étroites, sans pavés et presqu'impraticables ; dans les mauvais temps on ne marche qu'à cheval dans Téhéran. Il y a dans cette ville une quantité prodigieuse de chameaux qui sans cesse obstruent la voie publique.

La ville est carrée; au milieu de chaque carré on a pratiqué une porte garantie par une grosse tour placée à trois cents pas en avant, et surmontée d'une plate forme sur laquelle on pourrait en cas de besoin placer quelques pièces de canon.

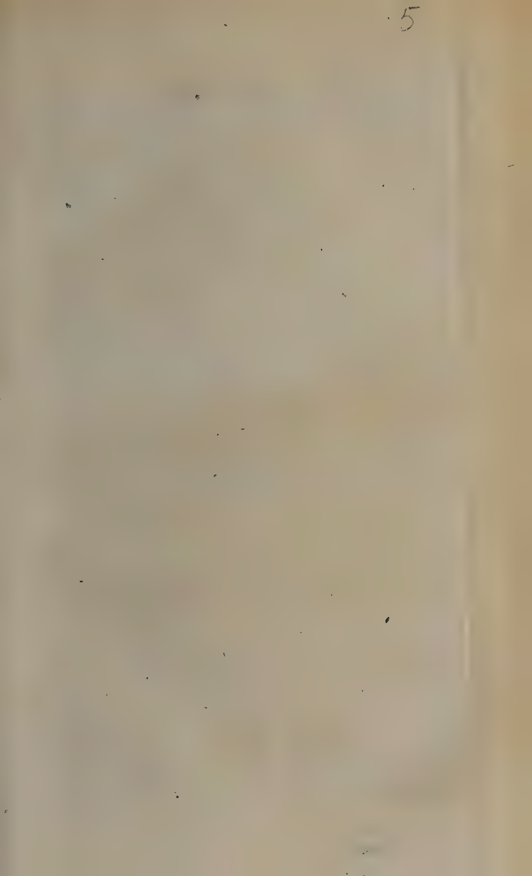
La principale mosquée est la mosquée royale qui n'est point encore achevée; on en compte six autres petites mesquines et sans minareh et trois medresseh ou collèges. On dit que

Téhéran renferme cent cinquante caravansérails, et autant de bains : ce calcul est sans doute fort exagéré Aly Chah Mirza fils du roi, en est le gouverneur.

La principale place de Téhéran est un vaste carré entouré par le palais du roi, et par de petites maisons bâties régulièrement qui servent de logemens aux gens de sa maison. On y voit d'un côté quelques arbres, et au milieu un mât assez élevé qui sert de potence pour les criminels. Il y a deux meïdans, un dans la ville, et l'autre dans *l'ark*, palais fortifiée et bâti par Kerym Khan, qui contient toute la maison du roi; il est entouré d'un mur et d'un fossé et l'on y entre par deux portes.

On compte dans la ville 8,000 âmes

pendant l'été, et environ 60,000 âmes pendant l'hiver. La chaleur et le le mauvais air s'opposeront toujours à la grande population de Téhéran; vers la fin de l'été, il y règne des fièvres malignes et putrides; qui depuis la fin de juillet jusque dans l'hiver, deviennent très-fréquentes. La dyssenterie, celle de toutes les maladies qui y fait le plus de ravages, s'y déclare dans le même temps. Aussi les habitans aisés désertent-ils la ville pendant la fin de l'été et le commencement de l'automne. Cette insalubrité doit être attribuée à la mauvaise qualité des eaux, aux marais qui avoisinent Téhéran et au vent du sud qui souffle vers la fin de l'été, et rendrait le séjour de ces lieux mortel, si l'air n'était rafraîchi par le





Takht-e-Cadjar.

vent qui vient de la mer Caspienne. En juillet et août, le thermomètre marque de 25 à 28 degrés.

Le Takthaï-a-Cadjar (*Voyez la gravure en regard*) est une maison de plaisance bâtie par le roi actuel à deux milles environ au nord de Téhéran; on croirait de loin que ce bâtiment est composé de plusieurs étages; mais quand on en approche, on voit que ce sont des constructions différentes placées sur des terrasses. On y entre par une porte de peu d'apparence, surmontée d'un pavillon. Cette porte mène dans un vaste enclos; le milieu est occupé par l'allée principale, formée de cyprès et de peupliers. Le bâtiment que l'on voit sur la première terrasse, est de forme octogone et terminé par un toit plat et peu

élevé ; de tous côtés il est composé d'arcades à jour, et le plafond en est supporté par des colonnes. Cette petite maison de plaisance quoique bâtie avec des matériaux grossiers et meublée avec peu d'élégance, est construite sur un plan excellent et admirablement bien calculé pour les chaleurs de l'été. Au-dessous sont des chambres souterraines. Sur une terrasse supérieure, s'élève une grande maison où l'eau arrive par une autre terrasse supérieure. Devant cette maison, se trouve un vaste bassin dont l'eau est très-limpide ; au-dessus de cette terrasse, il y en a encore deux autres.

Le pavillon principal consiste en une grande cour autour de laquelle sont des appartemens de dimensions différentes. La plus jolie pièce est pe-

tite, et se trouve au haut du bâtiment; on y a réuni des échantillons de tous les ouvrages persans en peintures, en mosaïques et en verre. Il s'y trouve aussi des portraits de femmes persanes et même européennes. Les peintures sur verre sont très-jolies; les panneaux de portes sont incrustés de passages de poèmes, délicatement taillés en ivoire. On jouit dans cette pièce d'une vue superbe de la ville et du pays-d'alentour. Dans les appartemens inférieurs, se trouvent des portraits du roi et de ses favoris. Un des sujets est singulièrement choisi; on a représenté le prince malade.

Tous les appartemens sont en briques, le mur extérieur est de terre, et flanqué de petites tours. La construction de l'ensemble est in-

férieure aux autres ouvrages en briques, soit de Kerym Khân ou des sofis; et l'on n'a pas non plus choisi un terrain très-avantageux. Il est tellement imprégné de sel, qu'on voit les murs couverts d'efflorescences salines.

Le roi a fait construire à un demi-mille de Téhéran, un autre palais auquel il a donné le nom de Neguiaristan, (temple de la peinture.)

Hamadan (l'ancienne Ecbatane), située sur un sol inégal, au pied du mont Elevend, dont les sources nombreuses viennent arroser ses jardins, Hamadan fut jadis une des villes les plus florissantes de la Perse. Maintenant c'est en vain que des bosquets nombreux s'efforcent de cacher sous leurs feuillages, toujours verts, les

ruines de cette ancienne cité. Des fragmens imposans s'élèvent encore, comme pour attester la splendeur passée des édifices qui ne sont plus

Le plus beau monument, encore debout, est une vaste mosquée qui tombe en ruines. Dans le voisinage se trouvent les tombeaux d'Esther et de Mardochée. Ce mausolé, au sommet duquel se trouve un nid de cigogne, offre l'aspect le plus pittoresque. On trouve dans l'intérieur deux pièces couvertes d'inscriptions hébraïques, et ornées de quelques objets funéraires. On voit aussi le tombeau d'Avicenne, et un grand nombre d'antiquités musulmanes.

Le principal commerce de la ville consiste dans la fabrication d'une espèce particulière de tapis de feutre

nemmad, dont les Persans font beaucoup de cas.

KERMANCHAH. Cette ville, fortifiée par un mur en brique assez épais, est bâtie dans une plaine ouverte au sud, et terminée au nord par des montagnes. Les maisons, construites en terre, n'ont, en général, que le rez-de-chaussée, ou un seul étage. Le palais du prince Mehémet-Aly-Mirza, fils du roi, qui commande dans cette ville, est bâti dans une citadelle défendue par quelques mauvais canons. Les rues sont étroites, quelques canaux qui les traversent les rendent malpropres pendant toute l'année. Les caravansérails, les bazars et les mosquées sont peu nombreux, et d'une architecture commune. Mehémed-Aly-Mirza entretient dans cette





Ispahan.

ville 30,000 hommes de troupes. La population réelle est de 10,000 âmes. Les campagnes environnantes sont très-fertiles en fruits, blés, coton, etc.

Ispahan. (*Voyez la gravure en regard*). Quoique Ispahan ait cessé d'être la capitale de la Perse, elle est cependant encore la ville la plus peuplée et la plus agréable de ce pays. A une certaine distance, des palais qu'elle renferme, les coupoles de ses nombreuses mosquées, ses colléges, acquièrent un nouveau degré d'élégance par leur situation, au milieu d'avenues d'arbres touffus, qui semblent vouloir les dérober aux regards. Mais lorsque l'on parvient dans son enceinte, une partie de l'admiration qu'elle avait d'abord causée disparaît. Cependant, les ruines

magnifiques qu'on y voit encore éveillent l'attention. Les ponts superbes jetés sur le Zendehroud sont dans le meilleur état possible. Les fureurs de la guerre ont respecté les colléges, et une partie des anciens palais parfaitement bien conservés font contraste avec les nouveaux qui ont été élevés par le gouverneur actuel comme pour engager le souverain à venir y fixer sa résidence. Quelques-uns attirent l'attention par l'élégance de leur construction. Le devant est ordinairement ouvert. Il est supporté par des pilastres ou des colonnes sculptées et dorées avec une délicatesse exquise, tandis que de larges carreaux de vitres barriolés de mille couleurs ne laissent arriver dans l'intérieur qu'un demi jour enchanteur. Devant

chaque palais est un grand espace ouvert où se tiennent les domestiques pour obéir aux ordres de leur maître, ordinairement assis près de la fenêtre.

Plusieurs des palais qui bordent cette avenue, quoique déserts depuis plus d'un siècle, sont cependant encore dans le meilleur état de conservation possible, et le superbe coup-d'œil qu'ils offrent donne un nouvel éclat à la ville. Le style de leur architecture manque de noblesse et de régularité; mais il est d'une grande légèreté, et ces édifices font un effet charmant par leur position au milieu de jardins et d'avenues riantes.

A droite du Meïdan, et presque dans le centre du tchahar Bagh, on voit le collége appelé Medresseh-Chah-Sultan-Huçeïn. L'entrée en est

jolie. Un portique élevé, orné de colonnes bizarrement contournées, et incrustées de beaux compartimens de marbre de Tauriz, soutient des portes de bronze, dont les extrémités sont en argent. Leur surface délicatement taillée offre des fleurs et des versets du Coran. On entre dans une demi-coupole très-haute qui s'ouvre sur la cour du collége, dont la droite est occupée par la mosquée, bel édifice surmonté d'une coupole, et qui a une façade ornée de deux minarets. La coupole tombe en ruines; les tuiles vernies qui la couvrent sont toutes écaillées, et l'on ne peut plus monter aux minarets parce que les escaliers en sont entièrement détruits. L'intérieur de la coupole est incrustée de carreaux de différentes couleurs, couverts d'in-

vocations au prophète, et de versets du Coran. Du haut de cet édifice, la vue se promène sur les campagnes d'alentour, parsemées de débris et de ruines, tristes restes de cette antique cité. Les autres côtés de la cour sont occupés, l'un par un beau portique très-haut, et les deux autres par des chambres pour les étudians; douze sur chaque façade, sont disposées en deux étages. Ces chambres sont de petites cellules carrées, décorées de tapis. Elles sont fort bien calculées pour l'étude. En effet, la situation tranquille et solitaire de ce collége, la beauté et la sérénité du climat, les bosquets charmans, les eaux qui jaillissent dans la cour en font un véritable sanctuaire pour l'instruction.

Les maisons particulières sont belles

en général, et l'on serait tenté de prendre pour des palais celles où logent le gouverneur de la ville, les officiers publics et les riches négocians.

Ce qui contribue à donner une teinte triste à Ispahan, c'est la monotonie qui règne dans la couleur des bâtimens. Ils sont tous d'un jaune clair, et sans un mélange de touffes d'arbres qui, au printemps et en hiver, animent le tableau par leur verdure, ce tableau serait pitoyable et ennuyeux. Les dômes des mosquées sont en tuiles vernies en vert ou en bleu, avec des ornemens jaunes, bleus et rouges, ce qui produit un effet assez piquant lorsque le soleil donne dessus. Les inscriptions sont tracées avec les mêmes couleurs.

Le sommet des dômes est couronné par une sphère, surmontée d'un croissant doré, dont les pointes sont dirigées en l'air.

L'édifice le plus curieux à voir, est le palais des anciens rois, qui est renfermé dans une enceinte de murs, dont la circonférence peut être d'environ trois milles. Le palais de Tchehelsitoun, ou des Quatre Colonnes, est au milieu d'une cour immense, entrecoupée de canaux, et plantée de tchenars dans toutes sortes de directions. Devant la façade se trouve un vaste bassin de forme carrée, de l'extrémité duquel le palais se présente sous un aspect dont il est difficile de peindre la beauté. Le premier salon s'ouvre sur le jardin, et il est soutenu par dix-

huit colonnes toutes incrustées de glaces; et comme les glaces sont plus fréquentes que le bois, vues à quelque distance, ces colonnes paraissent n'être composées que de miroirs. Chacune a une base de marbre sculptée qui représente quatre lions posés de telle manière, que les fûts des colonnes ont l'air de reposer sur leurs croupes réunies; les murs sont aussi couverts de miroirs disposés avec tant de variété et de symétrie, que la masse entière paraît être en miroirs. Lorsque cet appartement était neuf, il devait offrir un aspect singulièrement resplendissant. Le plafond est décoré de fleurs peintes en or, qui ont conservé leur éclat et leur fraîcheur. A l'extérieur, de grands rideaux servent quand il le faut, à diminuer l'ardeur du soleil.

En sortant de ce salon, un enfoncement cintré, également garni de glaces, et orné çà et là des portraits des favoris, conduit dans une salle spacieuse et magnifique. Le plafond est arrangé en dômes de formes très-variées, peint et doré avec un goût et une élégance qui exciteraient l'admiration des nations les plus civilisées. Ses murs, d'une belle proportion, sont embellis de six grands tableaux, trois de chaque côté. Au milieu du côté opposé, à l'entrée, est Chah-Ismaël, qui coupa en deux l'agha des janissaires dans une bataille livrée par lui à Soliman, empereur des Turks; à droite, Chah-Abbas, entouré de musiciens, de danseuses et des grands de sa cour, est assis à un banquet, et offre une coupe de vin au roi qu'il

traite, et qui est placé à son côté. On peut croire que le vin a déjà coulé avec profusion; car une personne de la suite du prince est étendue à terre, dans un état d'ivresse complète. Le tableau à gauche offre encore Chah-Abbas au milieu d'un festin. En face de la bataille entre Chah-Ismaël et Soliman, est le combat de Nadir et de Mahmoud, sulthan de l'Inde; à gauche de cette peinture est Chah-Abbas le jeune, occupé de même à goûter les plaisirs de la table, et à droite Chah-Ismaël combattant contre les Ouzbegs. Les couleurs de ces tableaux n'ont rien perdu de leur fraîcheur primitive; au moins si elles se sont altérées avec le temps, elles ont dû avoir un éclat inconnu à nos artistes. La dorure qui est partout mêlée

aux couleurs, soit pour rehausser la richesse des vêtemens, ou pour désigner la qualité des ustensiles a un brillant qui n'a peut-être jamais été surpassé.

L'ameublement du Tchehel-Sitoun, qui, à la vérité, ne consiste qu'en tapis, continue à y être conservé. Les tapis du temps de Chah-Abbas sont plus grands, d'un tissu plus régulier et infiniment plus beaux que ceux que l'on fabrique aujourd'hui. Quoiqu'on laisse l'extérieur de la manufacture tomber en ruines, on entretient l'intérieur en bon état, parce qu'il forme le divan khaneh, ou salle d'audience, et qu'on le tient en conséquence prêt à recevoir le roi.

Un chemin tortueux conduit du jardin du Tchehel-Sitoun dans le harem,

en passant sous une tour octogone, et donne entrée dans un emplacement oblong partagé en planches de fleurs, en allées droites, et en bassins remplis d'eau, et entourés de tous côtés par les chambres des femmes d'un rang inférieur. Plus loin vers le côté gauche de cette cour, une porte conduit dans une espèce d'orangerie appelée *le Narangistoun*, où l'on conserve les jeunes orangers. Il n'y a delà qu'un pas à la principale cour des bâtimens, dont tout un côté est occupé par les grands appartemens du roi. La salle de la façade est ornée de deux portraits du roi actuel; dans l'un ce monarque est représenté assis sur son trône, dans l'autre il chasse le daim.

On y voit aussi d'autres portraits,

dont les plus remarquables sont ceux de Tamerlan, de Gengiskhan et de Djemchyd. Les murs sont ornés de tableaux de fleurs, d'animaux et d'oiseaux. L'arcade en face de la grande fenêtre offre une décoration magnifique, composée de miroirs et de peintures. Le plafond est de la plus grande richesse. Des fleurs en dorure et des miroirs brillent de toutes parts. Derrière ce salon on en trouve un autre également bien peint. La partie supérieure des fenêtres est en plâtre et artistement découpée en une multitude de fleurs et de figures comme de la dentelle, ce qui procure à l'appartement un jour très-doux. Il y a aussi des portraits; l'un d'eux offre la figure d'un jeune Européen; on l'appelle le *Châh-Zadeh-Freng*, ou le prince Européen.

Il est vêtu à la mode du seizième siècle, costume que portent tous les Européens représentés dans les tableaux de ce palais, ce qui ne surprendra pas, si l'on se rappelle que Chah-Abbas avait à son service des peintres hollandais. Les autres appartemens sont décorés de la même manière. Dans quelques-uns on voit le portrait du roi, devant lequel les Persans s'inclinent toutes les fois qu'ils en approchent. Au-dessous des grands appartemens il y en a de souterrains, qui doivent être délicieux dans les grandes chaleurs de l'été. Les murs et le pavé de ces appartemens sont revêtus de marbre. L'eau y est introduite par des cascades qui tombent du rez-de-chaussée, et y répandent une fraîcheur délicieuse. Un

corridor mène au bain, qui est petit, mais très-élégant. La coupole est supportée par des colonnes que l'on a prises dans les églises arméniennes de Djoulfah.

Depuis qu'Ispahan a été abandonné par le souverain, le *Meidan Châh*, ou place royale, n'offre plus un spectacle animé comme autrefois. Il n'existe plus un seul des arbres qui l'entouraient. Les canaux dont les pierres se trouvent encore en place, ne contiennent plus d'eau; les maisons qui en forment la façade ne sont plus habitées; les portes même sont fermées, de sorte qu'on ne voit plus autour de la place qu'une rangée d'arcades solitaires.

Le grand marché dont autrefois les tentes couvraient l'emplacement, est

maintenant confiné dans un coin, près du Nakharat-Khaneh. Tout le reste est vide; à peine y voit-on un passant. On n'apperçoit plus cette horloge qui, au temps de Chardin, amusait tout le peuple par le mécanisme des figures que son jeu faisait mouvoir.

On entre dans le Bazar au-dessous du Nakharat-Khaneh par une belle porte, dont les peintures existent encore. Mais la grande horloge, dont on voit encore la place, n'existe plus. On n'aperçoit pas non plus la moindre trace de celle qui était jadis au faîte du bâtiment. La porte donne entrée, de l'autre côté, dans le beau Bazar appelé jadis le *Kaiseri*, aujourd'hui Bazar-Châh, ou le Bazar du Roi.

Les bazars de Perse, quoique distribués comme ceux de Turquie, sont

cependant bien plus gais. Ils sont en plusieurs endroits, et particulièrement dans le milieu des dômes, décorés de portraits de héros, de représentations de combats, de figures d'animaux, et autres sujets. L'affluence est considérable dans ces bazars. Les marchands n'y ont qu'une boutique, et le soir ils retournent à leurs logis.

Les principaux marchés d'Ispahan sont voûtés. De chaque côté se trouvent les magasins; au centre est pratiqué un chemin pour les cavaliers et les piétons. Les caravansérails réunissent la solidité et l'élégance. Les bains publics sont vastes, et quelques-uns sont pavés de marbre.

Les boutiques du Kebâb, ou maisons où l'on donne à manger, res-

semblent à celles de Turquie. Elles sont propres et bien ordonnées. On peut s'y procurer promptement, et à un prix modéré, un dîner complet, et tous les accessoires, tels que sorbets, etc., etc. Les boutiques les plus nombreuses sont celles où l'on vend des sucreries, qui sont exposées dans de grands vases de porcelaines, des vaisseaux de verre, ou sur des plateaux de cuivre.

LE KOUSISTAN. (Ancienne Suzianne)

Cette province après avoir été très-peuplée, est aujourd'hui presque entièrement déserte. Les deux seules villes qu'on y rencontre sont Suze et Tchuster. Le Kousistan est sous le gou-

vernement de Kermanchah, quoique gouverné par un khan ayant le titre de Beglierbeyg.

LE FARSISTAN.

En général, le sol de la province de Fars est fertile, on n'y trouve point de larges courans d'eau, mais il est entrecoupé d'une multitude de petits ruisseaux dont les eaux fraîches et limpides y répandent l'abondance et la vie. Pendant que les montagnes voisines fonrnissent aux tribus nomades qui les parcourent, de gras et d'abondans pâturages pour leurs nombreux troupeaux, les vallées qui entourent Chirâz se parent chaque année de tous les dons d'une nature libérale, et produisent une grande abondance de fruits de toutes espèces.

YEZD est renommée par l'excellence de ses fabriques et la saveur de ses fruits. C'est dans cette ville que les Parsis qui n'ont pas émigré dans l'Hindoustan, sont venus chercher un refuge. Elle est bien fortifiée et bâtie sur des rochers qui lui donnent un aspect très-pittoresque. On y trouve un très-beau caravenserail bâti sous le règne des Sofis.

DJAROUN. Cette ville située au milieu d'une jolie vallée entrecoupée de plusieurs ruisseaux, paraît plus considérable qu'elle ne l'est effectivement, parce que les maisons sont très-éloignées les unes des autres. Sa population est d'environ 4,000 habitans. On y fabrique des toiles blanches et des toiles imprimées. On y prépare aussi une grande quantité de peaux

de mouton qui servent aux Persans pour leurs bonnets.

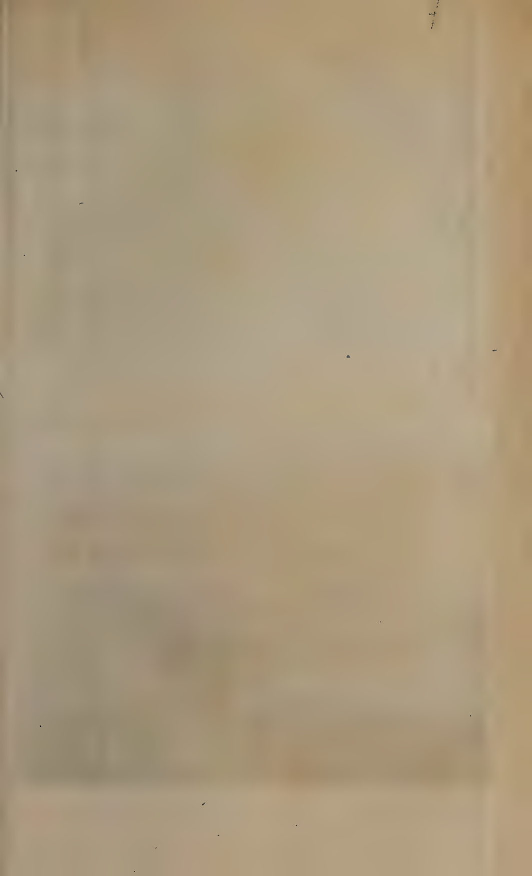
On trouve dans Djaroun quatre caravanserails et un petit bazar.

Firouz-Abad. Cette ville célèbre en tous temps par la dissolution des mœurs de ses habitans, mérite encore la réputation qui lui a été donnée. Tous les soirs, chacun d'eux fait monter des danseuses et du vin sur sa terrasse, et se divertit ainsi presque publiquement. Firouz-Abad est aussi grande que Chiraz, mais la plupart des maisons tombent en ruine. Il y a cependant encore quelques mausolées et des jardins assez remarquables. Les campagnes environnantes sont fertiles et produisent surtout d'excellent riz.

Desterdjyn n'était, il y a quelques années, qu'un assez chétif village.

Maintenant c'est une des plus grandes et des plus belles villes de Perse. Elle est entourée d'une bonne muraille ; dans les environs se trouve une caverne où les habitans vont chercher un refuge dans les temps de trouble. Sa position presqu'inaccessible en fait un lieu très-sûr. La ville de Desterdjyn est située au milieu d'une immense et délicieuse prairie, entourée par des monts dont la cime est couverte de vignes et d'amandiers.

Kazroun fut fondée par Fyrouz Ben Yezdedjerd. Cette ville très-vaste, renferme de très-beaux kiosques, des bains, une grande mosquée et plusieurs maisons bâties en pierre. Quelques-uns de ces édifices tombent actuellement en ruine. Le pays du côté de la mer qui se trouve à peu de





Schiraz.

distance, est bien planté d'orangers et de citronniers. On tire de Kazroun une grande quantité de lin et de toiles de coton

Chyraz (*Voyez la gravure en regard*). Chyraz est une des plus belles villes de la Perse, depuis que Kerim l'a embellie de plusieurs édifices; mais vue à une certaine distance, elle n'offre qu'un aspect extrêmement triste; comme elle ne renferme aucune avenue, ses murs blanchâtres lui donnent de loin l'air d'une ville ruinée plutôt que d'une cité florissante. On y entre par six portes; elle est divisée en douze *mahals* ou paroisses. On y compte quinze grandes mosquées, onze *médresseh* ou colléges, quatorze bazars, treize caravanserails et vingt-six bains.

Les rues de Chyraz sont extrême-

ment étroites, il en est même où un âne chargé de bois empêche un cavalier de passer outre; les maisons en sont en général fort petites et fort sales; elle était jadis entourée d'une excellente muraille en pierres de taille, flanquée de plusieurs bastions très-forts qni en faisaient une ville imprenable si l'on en croit les Persans. Ce qu'il y a de sûr, c'est que Kerim y soutint un siége de six semaines contre Mohammed Huceïn Khan, son compétiteur au trône, et qui avait sous ses ordres une armée de trente mille hommes; le fossé qui en défendait l'approche avait soixante pieds de largeur, sur une profondeur de vingt pieds; mais Agha Mohammed l'a démantelée en partie, et cette muraille ainsi que les plus belles maisons de la ville ont disparu.

Au nombre des mosquées les plus remarquables de cette ville, est celle que bâtit le célèbre Vekil Kerim Khân, elle porte le nom de son fondateur *Mesdjid Vekil.* Kerim Khan commença la construction d'un collége, il en existait déjà six. Le plus ancien qui doit son érection à l'imâm Kouly Khân est celui qui est le plus fréquenté par les enfans de la ville ; un autre a été élevé par Hakim, père de Hadjy Ibrahim, visir de Agha Mohammed, et le Peich Namaz ou grand-prêtre en a fondé un autre.

On trouve encore à Chyrâz plusieurs superbes caravanserails, le plus ancien est celui qui a été fondé par l'imâm Kouly Khan; son nom est Kaisarieh Khaneh. Un second bâtiment très-délâbré a été res-

tauré par Aly Khân et a pris le nom de son second fondateur. Il en existe cinq autres parmi lesquels on remarque le *Dafâgân*, ou maison des apprêteurs de peaux pour les bonnets; l'autre se nomme le *Dakâkha*, ou des teinturiers; ils ont été bâtis avant le règne de Kerim. Ce prince en ajouta deux autres dans l'enceinte de sa capitale, et leur nombre a encore augmenté depuis.

Le bazar du Vekil est le plus beau de tous, Chyraz en est redevable à la munificence du célèbre Kerim; c'est un superbe édifice, très-élevé et construit en briques; il est voûté et couvert; au centre est une rotonde surmontée d'une plate-forme. Il peut avoir un demi-mille de longueur sur cinquante pieds de large; on raconte

que peu après qu'il fut achevé, le Vekil s'y promenant et ayant aperçu un clou dans la muraille, fit couper la tête au malheureux qui l'y avait attaché. Ce bazar a beaucoup d'apparence lorsqu'il est éclairé.

Chyraz peut avoir cinq milles de circonférence; M. Scott Waring dit en avoir fait le tour en moins d'une heure. On trouve dans cette ville une verrerie et une fonderie. Les vases en verre qu'on souffle dans la première pour les calious sont extrêmement curieux pour un étranger; ils sont ornés dans l'intérieur de représentations d'arbres, d'animaux, quelquefois même de médaillons qui sont autant de pièces de rapport; après que le vase est soufflé, l'ouvrier les y fixe adroitement avec de petites pin-

ces et d'une manière si propre, que la jointure devient tout à fait invisible.

Lorsqu'Agha Mohammed démantela Chyrâz, il n'épargna pas même les *medressés* ou colléges ; les fonds qui avaient été assignés par le Vekil ou ses prédécesseurs, reçurent une autre destination; un quartier de la ville tout entier, celui des lacs, fut détruit de fond en comble, et dix mille habitans qui l'occupaient furent, ou massacrés ou forcés d'abandonner la ville.

Tombeau de Hafez.

Lorsqu'on sort de Chyrâz par la porte d'Ispahân, on prend un petit sentier à droite et on arrive au tombeau du célébre Hafez, le prince des poëtes persans. Ce monument est en-

core un de ceux qui sont dus à la munificence de Kerim. Il est placé dans la cour d'une maison de plaisance très-agréable, que ce poète aimait à fréquenter. Le bâtiment s'étend à droite et à gauche jusqu'au mur d'enceinte, de sorte que la façade tournée vers la ville, est précédée d'une petite cour, et qu'il y en a une autre par derrière. Au centre est un vestibule ouvert supporté par quatre colonnes de marbre et donnant entrée dans de jolis appartemens. Le tombeau du poète est placé dans la cour de derrière au pied d'un cyprès qu'il a planté de ses mains. Il est en forme de parallélogramme, posé sur une base saillante. Sa surface est couverte de sculptures délicates. On y a gravé une des odes de ce poëte, et l'artiste

a exécuté cet ouvrage avec tant de perfection, que les lettres semblent formées avec la plume la plus fine plutôt qu'avec le ciseau. Le monument est en marbre de Tauriz, de nature diaphane et d'un vert clair, entremêlé de veines rougeâtres et quelquefois bleues. Quelques-uns des cyprès qui ornent l'enceinte sont très-beaux ; c'est un lieu de réunion très-fréquenté par les Persans, ils y viennent fumer des calious, boire du café et réciter des vers.

Non loin du tombeau, coule ce célèbre ruisseau de Rockny, si célèbre parmi les Persans; lorsqu'on jette un regard sur ce faible courant, on ne peut que s'étonner qu'un filet d'eau ait pu être célébré par les chants du poète dont il arrose la cendre.

Au nord du tombeau de Hafez se trouve l'édifice bâti par Kerim Khan et nommé *Heſten*, les Sept corps, en l'honneur de sept derviches qui habitèrent ce lieu jusqu'à l'instant de leur mort. Ce bâtiment est une maison de plaisance dont la façade donne sur un jardin planté d'allées de cyprès et de tchenars, espèce d'érable dont la verdure ressemble à celle du platane. Entre les arbres sont placées des fontaines de marbre. Les murs du principal appartement, sont garnis de marbre blanc de Tauriz, et la voûte est ornée d'émaux bleus et or : il est ouvert sur le devant, et soutenu par deux colonnes de marbre; on y voit quelques tableaux, dont la plupart représentent la sainteté de la vie des derviches, et les tourmens qu'ils in-

fligent à leurs corps par esprit de pénitence. A droite, on remarque le sacrifice d'Abraham; à gauche, Moïse qui garde les troupeaux de Jéthro; dans le milieu, l'histoire du Cheikh Tchenam, objet d'un conte populaire à Chyrâz. Tchenam, persan musulman, homme savant et distingué, devint amoureux d'une arménienne extrêmement belle. Elle refusa de l'épouser, à moins qu'il ne changeât de religion; il la satisfit sur ce point; elle exigea qu'il bût du vin, il se rendit encore à ce désir; elle voulut enfin qu'il mangeât du porc, il lui obéit. Elle lui résistait encore, et lui dit que pour obtenir sa main, il fallait qu'il conduisît un troupeau de pourceaux en sa présence; il se soumit aussi à cette condition; alors elle lui déclara

qu'elle ne se souciait pas du tout de lui, et le tourna en dérision pour tout ce qu'il avait fait. Le tableau représente la coquette à sa fenêtre et se moquant de Tchenam qui mène les pourceaux.

A gauche du Heften, est le *Baghi Vekil*, ou jardin du Vekil, qui a reçu depuis de Feth Aly Chah le nom de *Baghidjihân numah*, jardin du miroir du monde; c'est encore un édifice bâti par Kerim. Un mur immense, très bien construit, renferme un emplacement carré, disposé en allées qu'ombragent des cyprès et des tchénars et qu'arrosent des ruisseaux contenus dans des canaux de marbre et de petites cascades. Au-dessus de l'entrée formée par une arcade très-haute, est un pavillon qui consiste en une grande

pièce avec des cabinets à chaque angle. Les peintures et les autres ornemens qui décorent ce lieu, sont d'une magnificence qu'on ne peut décrire. Le soubassement est en marbre de Tauriz incrusté d'or et de figures de fleurs, d'oiseaux et d'animaux domestiques. Les panneaux des portes sont des peintures exquises, recouvertes du vernis le plus brillant. Le plafond et les parois sont partagés en compartimens et décorés de la même manière. Au centre du bagh ou jardin, on voit un autre pavillon appelé *Koula frange*, ou le Chapeau du franc, parce que sa forme approche un peu de celle d'un chapeau. Pour les ornemens et les peintures, ce pavillon ne le cède en rien au précédent, il offre même plus de variété, les corniches sont divisées

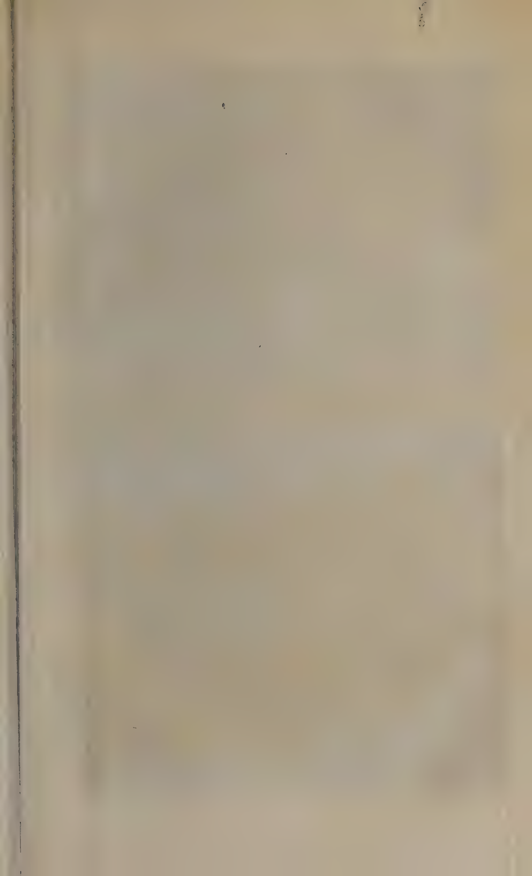
en petits compartimens dans lesquels sont représentées des chasses de lions, des combats d'éléphans et de dragons; dans un coin, des ours et des singes dansant; dans un autre, des héros et des héroïnes de contes des fées; plus loin le cortége d'un mariage et les divertissemens qui le suivent; à côté, les cérémonies d'une circoncision.

Chyrâz et ses environs aussi bien que les autres parties de la province de Fars, jouissent d'un climat délicieux, et l'on n'y éprouve point ces chaleurs brûlantes auxquelles sont sujettes les provinces méridionales de l'empire, et l'hiver n'y fait point sentir ses rigueurs avec autant de force que dans les districts plus élevés et plus exposés au nord. Les nuits d'été

si belles dans les contrées tempérées de notre Europe sont délicieuses sous ce beau ciel.

ABOUCHEHER. C'est le seul port de commerce de la Perse, et cependant rien n'annonce dans cette ville la moindre activité ; les Persans n'eurent jamais ni marine militaire, ni marine marchande; sous Nadir, un navire fut mis à la mer, et comme on le construisit avec des bois apportés à dos d'homme du Mazenderan, cet essai n'a pas peu contribué à augmenter l'horreur des Persans pour les constructions navales.

La ville, élevée sur un terrain bas, est vue de loin. Ce n'est qu'un misérable assemblage de huttes en terre, entourées de murailles et de tours construites avec la même matière,





Bouschir.

on y compte quatre caravanserails, six mosquées, et trois maisons de bains. Le seul édifice remarquable est celui du résident anglais. Sa population est d'environ douze mille âmes, on n'aperçoit dans les environs aucune trace de fécondité ; quelques dattiers interrompent seuls la monotonie d'un sol blanchâtre et infertile. (*Voyez la gravure en regard.*)

On a, dit-on, retrouvé dans des fouilles quelques statues de divinités hindoues.

Les importations qui se font par ce port, consistent en draps de grande largeur de couleurs bleue, verte et foncée pour les habillemens des Persans, et en dattes, café, riz et armes qui viennent de Surate et du Bengale. Les exportations consistent

en soie d'Yezd et de Khachan, soies rouges du Ghilan, coussins d'Ispahan, laine du Kerman, rhubarbe de Boukharie, chevaux, mules, eau de rose, vin de Chyraz et diverses sortes de fruits.

LE KERMAN.

La province du Kerman est généralement montagneuse et stérile. On y trouve comme dans plusieurs contrées de la Perse, une température très-variée, car tandis que la neige couvre pendant une grande partie de l'hiver le sommet de ses montagnes, ses plaines et ses déserts sablonneux sont brûlés par une chaleur dévorante.

La ville de Kerman située sur la

rivière d'Ardabrie, à l'extrémité occidentale d'une vaste plaine entourée de montagnes qui la dominent. Sa population est d'environ 30,000 âmes. Elle est fortifiée par des murailles en terre, élevées par ordre du roi actuel. Au midi, se trouve une citadelle dans laquelle on a construit le palais du gouverneur. Le bazar est abondamment pourvu de toutes sortes de marchandises. Cet édifice bâti en pierres bleues, tirées des montagnes voisines, est couvert de dômes élégans, on y compte huit ou neuf caravansérails principaux. On y fabrique de très-beaux schalls avec une laine d'une espèce particulière et qui imite assez bien celle de Kachmir. Ses revenus s'élèvent à environ 25,000 toumans.

Bender Abbas est située à huit jours

de marche de Kerman et sur les bords du golfe Persique. Cette ville dont la population s'élève à près de 20,000 âmes, offre quelques rues sales, mal bâties et encombrées de ruines. Les craintes causées par les incursions des Arabes, ont fait réparer depuis quelques années les ouvrages qui la défendent.

La ville de Khoubi située dans une sorte d'oasis, au milieu d'un désert qui sépare le Seïstan du Kerman, est habitée par un peuple de brigands, qui infestent les grands chemins de la Perse.

Kermelin, ville assez considérable, chef-lieu du district occidental, et située sur la rivière Keyâb, est gouvernée par un chef afghan, qui s'est soustrait à l'autorité du roi.

Lar, autrefois capitale du royaume du Laristan, réunie à la couronne sous Abbas-le-Grand, fait actuellement partie du Kerman. Elle est assez mal défendue par un fort presque ruiné : les chaleurs y sont excessives et l'eau extrêmement rare.

On y remarque cependant les restes d'un palais bâti pour le gouverneur sous le règne de Chah Abbas. Cette ville est située au pied d'une colline et à l'extrémité d'une vaste plaine, la maison actuelle du gouverneur est fortifiée.

Lar était autrefois la capitale d'un royaume indépendant du Chah de Perse. Le monarque qui gouvernait cette ville ayant enlevé la femme d'un négociant européen, celui-ci fut se plaindre à Chah Abbas, qui saisit

avec empressement cette occasion de faire la conquête de ce royaume sous prétexte de le venger.

La population de cette ville s'élève dit-on, à près de 15,000 âmes. On y trouve des manufactures d'armes, de feutres et de toiles peintes. Les environs sont très-fertiles et on y récolte beaucoup de salpêtre.

HÉRAT est située au centre d'une plaine considérable où se trouvent plusieurs villages. Cette ville offre aux voyageurs plusieurs caravansérails et il s'y fait un grand commerce de fourrures et de draps. Elle était autrefois capitale du Khorassan, mais sous le règne de Chah Ismaël, cette prérogative fut transférée à Mechehed, à cause du tombeau de l'imam Nizar enfermé dans cette dernière ville. La

population de Hérat évaluée à 100,000 âmes, est composée de Patans, d'Hindous, de Juifs et d'Afghans. Cette ville est la patrie du généreux et célèbre Mir Aly-Chir, le Mécène de la Perse qui vivait sous le règne du sultan Hossein Mirza.

Turkich, nommée aussi Sulthan Abad, ville peu considérable, est entourée d'une muraille et contient un seul caravensérail. On y fait un commerce d'entrepôt assez actif. Plusieurs familles hindoues du Moultan sont venues se fixer dans cette ville et habitent un quartier séparé de celui des musulmans. Sa population est de 8,000 âmes.

LE KHORASSAN.

La grande province de Khorassan, ou plutôt le royaume qui porte ce

nom, renferme à lui seul une assez grande diversité de climats; les districts situés sur la lisière du désert qui s'étend de l'Irac au Seïstan sont arides et exposés à des chaleurs prodigieuses ; dans quelques parties, la chaleur est si violente durant quelques semaines que les habitans sont forcés de demeurer renfermés chez eux, pour éviter de respirer des vents pestilentiels, ou d'être ensevelis sous des nuages de sable embrâsé ; malgré cet inconvénient, le climat du Khorassan est sain et agréable. Les villes de cette province soumises encore à la domination persane sont : Mechehed, et Nichapour.

Mechehed, capitale du Khorassan, est une ville riche et bien peuplée. Nadir Chah l'embellit, en y faisant

construire plusieurs mosquées. Les Persans viennent souvent en pélerinage pour visiter le tombeau de l'imâm Nisa qui s'y trouve encore.

NICHAPOUR, villè assez considérable et chef-lieu d'un district, était autrefois très-peuplée et ornée de magnifiques édifices. Les trois quarts tombent actuellement en ruines, et un khan de deuxième classe en est le gouverneur, sous les ordres de Beyglerbey de Mechehed.

ANTIQUITÉS.

Ruines de Chapour.

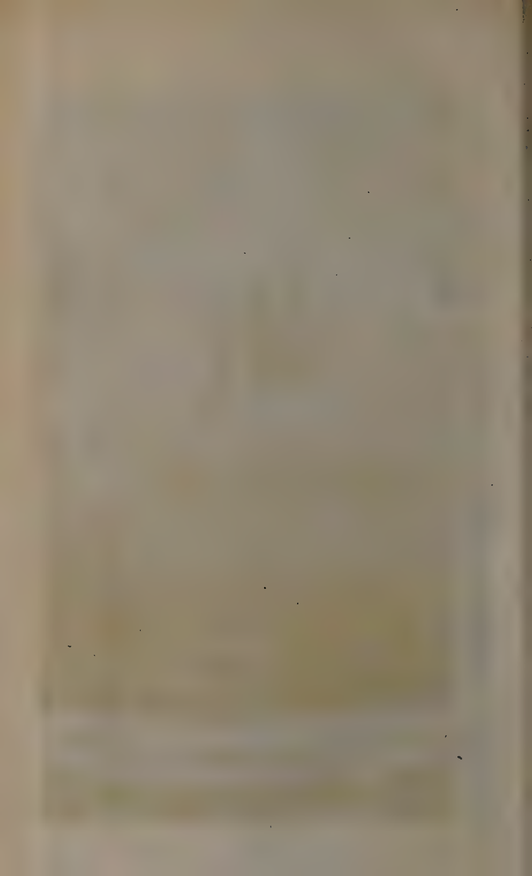
Les ruines de Chapour ou Sapor (1) sont situées dans la plaine du Kauseroun; pour y entrer, on traverse un ruisseau d'eau limpide qui la borne au sud. Au-dessus de la source qui lui donne naissance, la route est soutenue par des fragmens d'architecture; ils ont appartenu à l'entablement d'un édifice public, et leur dimension fait présumer qu'il était très-considérable. (*Voy. la gr. en regard.*)

Ces ruines peuvent avoir six milles de circonférence, elles couvrent une

(1) Le mot *Sapor* si fameux dans l'histoire est composé des deux mots *chah* roi, et *pour* fils, d'où les latins ont fait *puer*, et les indiens *poutra*.



Schapour.

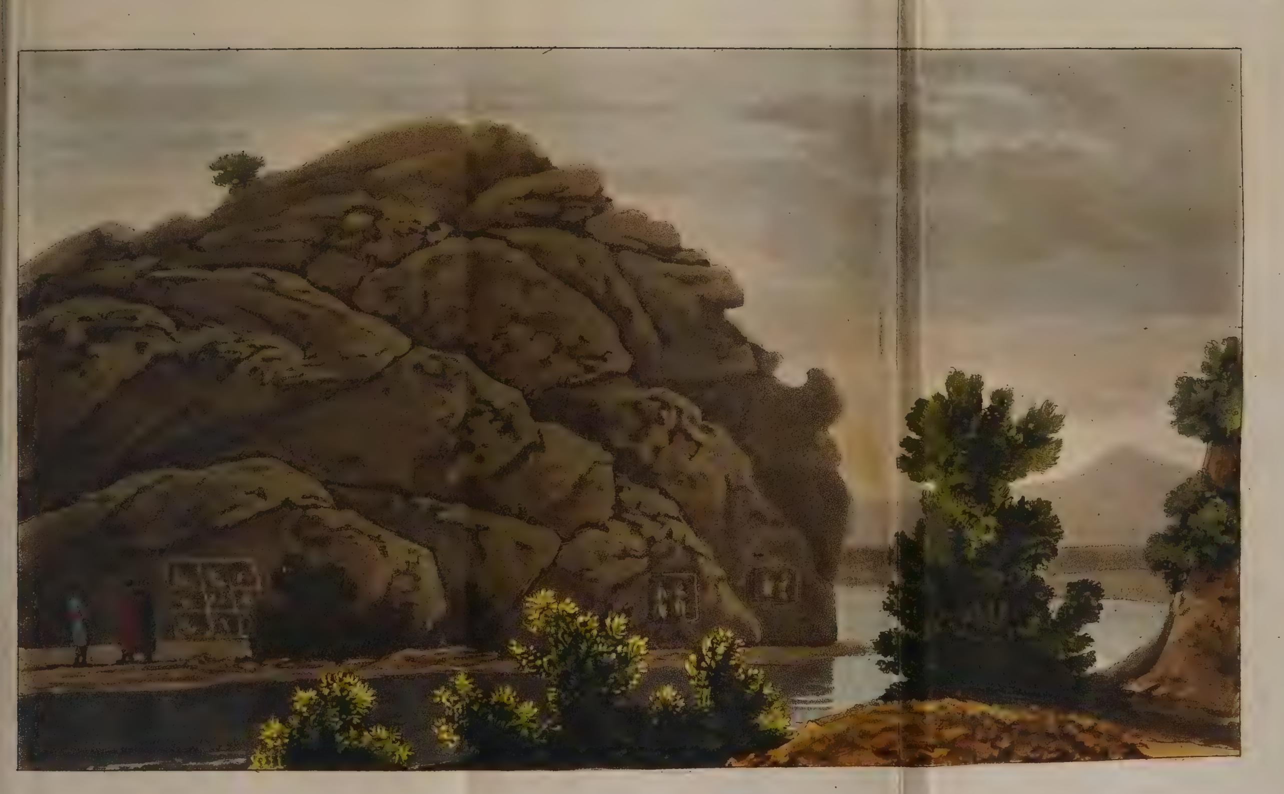


plaine et une colline sur laquelle on voit les restes d'une ancienne citadelle qui domine les environs. Soit caprice de la nature, soit effet du travail de l'homme, cette colline est séparée de la grande chaîne de montagnes qui forment à l'est la plaine de Kauseroun; entre cette éminence et une autre masse de rochers imposans, coule la belle rivière de Chapour. On peut évaluer à environ 85 pieds l'espace compris entre les deux éminences. Il forme une petite plaine verdoyante parsemée d'arbrisseaux et coupée par le cours de la rivière.

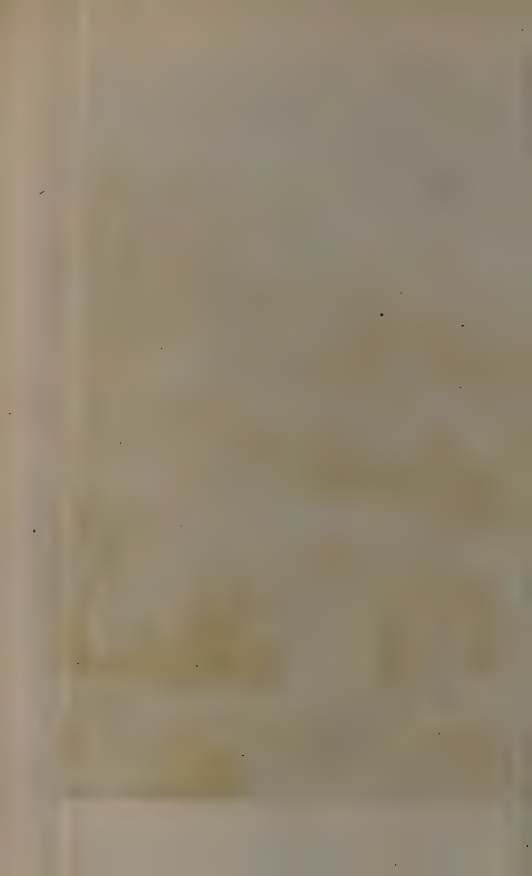
L'ouverture qui existe entre ces deux grandes masses laisse apercevoir le paysage le plus varié, le plus calme, le plus pittoresque et en même temps le plus sublime que l'on puisse ima-

giner. Un rocher énorme d'une teinte sombre dont les couches fortement marquées affectent les positions les plus étranges et qui forme un angle aigu avec l'horison, encadre le tableau à droite, tandis qu'un autre rocher plus extraordinaire, aussi éclairé que le premier est obscurci, se présente à gauche. Une chaîne de montagnes borne l'horison dans le lointain. (*Voy. la gravure en regard.*)

L'attention est d'abord attirée par deux figures colossales à cheval, sculptées sur la surface du roc et très-mutilées. La figure à droite est celle qui a le plus souffert. Une figure placée à gauche est dans une posture suppliante aux genoux du cheval et une tête en demi-bosse se montre sous les pieds de derrière de l'animal.



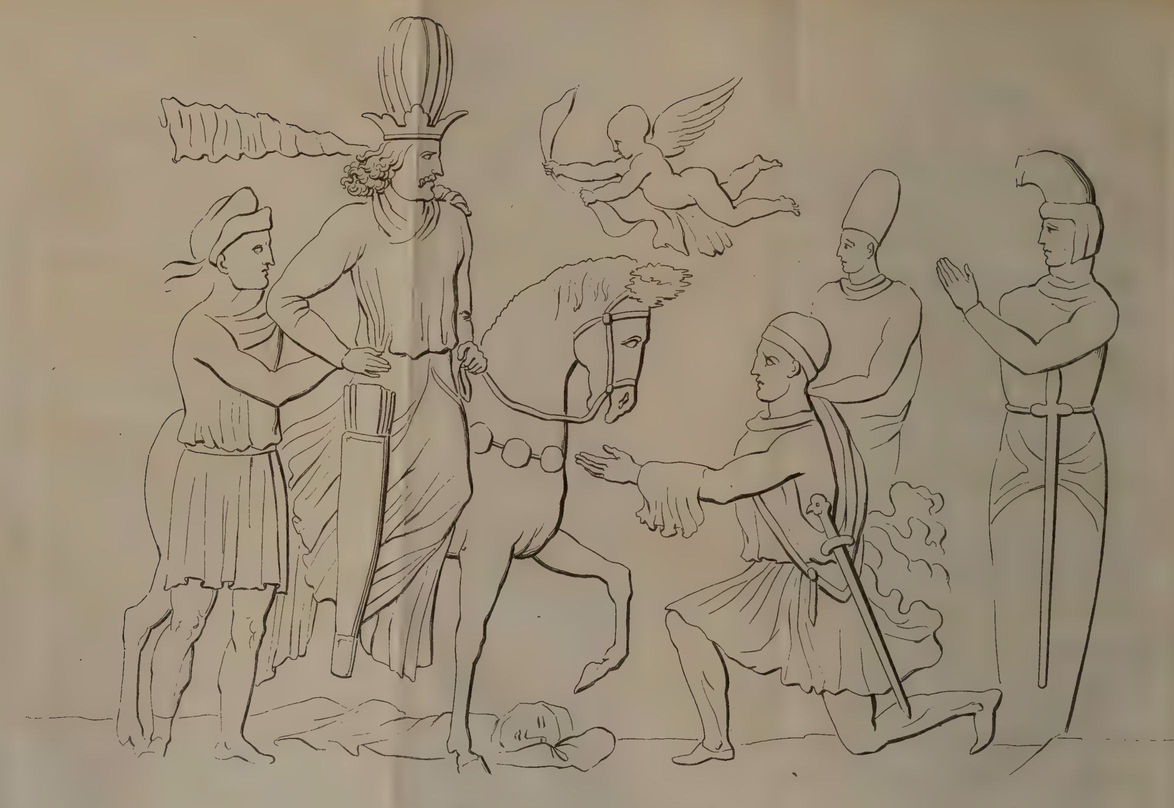
Rocher à Schapour.



Le bas-relief voisin sculpté comme le premier sur le roc de la citadelle est entier dans toutes ses parties. Il consiste en trois grands compartimens. Celui du milieu qui est le plus intéressant, représente un homme à cheval. L'habillement de ce cavalier annonce un personnage royal. Sa tête est ceinte d'une couronne surmontée d'un globe; ses cheveux flottent en boucles larges et touffues sur ses épaules; une moustache peu épaisse couvre sa lèvre supérieure, et donne beaucoup d'expression à une physionomie où est fortement empreint le caractère de la fierté et de la majesté. Cette figure est vêtue d'une robe qui, flottant en plis nombreux à la ceinture, lui couvre ensuite les cuisses et les jambes jusqu'à la cheville. Un car-

quois est suspendu à son côté. De la main droite elle tient la main d'une autre figure placée en arrière de manière à cacher la partie postérieure du cheval et vêtue à la romaine avec la tunique et le casque. Une troisième figure aussi habillée à la romaine est à genoux devant le cheval et étend la main, ses traits annoncent un suppliant. Une autre figure étendue sous les pieds du cheval a le même vêtement et le même caractère que les figures romaines. A droite de la tablette, derrière la figure en attitude de suppliant, on en aperçoit une qui a aussi les mains étendues, mais vêtue d'une manière différente et autant qu'on en peut juger, plutôt égyptienne que romaine. Dans un angle, entre la tête du roi et celle du cheval,





Bas-relief à Persepolis.

une Victoire déploie le rouleau de la Renommée. Enfin, une figure dont une partie se trouve cachée par celle qui est à genoux, complète l'ensemble (*Voyez la gravure en regard.*) Le second, placé à la droite de celui-ci, est subdivisé en six parties. Chacune offre trois figures sculptées, toutes différentes par leur posture et leur costume. La plupart sont néanmoins dans l'attitude de suppliant, et il y a tout lieu de croire qu'elles représentent des peuples vaincus. Dans le troisième compartiment à gauche, deux piles de cavaliers sont partagées par une ligne droite en deux petits compartimens. Tout ces cavaliers vêtus comme la figure royale du centre, et lui ressemblant par les traits, représentent sans doute son ar-

mée. L'ensemble de ce monument intéressant est taillé dans un roc très-dur qui reçoit le plus beau poli et qu'on peut regarder comme une espèce de jaspe grossier.

Sur le rocher opposé, on voit d'abord une grande tablette sur laquelle est sculpté un grand nombre de figures. Le principal personnage est placé au centre, seul dans un petit compartiment; il est assis ayant entre ses jambes un sabre, dont le pommeau soutient sa main gauche ; une perruque d'un volume immense couvre sa tête et lui donne un aspect bizarre. A sa droite, une longue file d'hommes semble composée de Persans et de Romains. Les premiers mènent les seconds qui sont prisonniers; au-dessous de cette file, on en voit une

autre dont les personnages paraissent être des Persans, si l'on en juge par leur coiffure. Leur conducteur porte dans ses mains une tête d'homme et la présente au personnage principal.

A la gauche sont deux figures colossales à cheval, sculptées en demi-bosse. Celle qui est à droite, a les traits, le caractère, l'habillement du roi qui se trouve représenté dans les compartimens; celle qui est à gauche est aussi, à n'en pas douter, un personnage royal, mais il diffère du premier par son habillement et par l'équipement de son cheval; tous deux ont la main étendue et tiennent un anneau. La sculpture de ces deux dernières figures est parfaite, les proportions ainsi que les loix de l'anatomie sont soigneusement observées tant

pour les chevaux que pour les hommes; les veines et les artères du ventre et des jambes des chevaux sont rendues avec une délicatesse infinie.

De là on arrive à un immense bas-relief dont la partie inférieure est totalement détruite; on voit cependant à gauche une file de têtes d'hommes et de chameaux entremêlées et au-dessous une file de têtes d'hommes et de chevaux dont la partie au-dessous de l'œil est absolument abîmée; en face, à la distance d'environ quatre pieds, on voit une portion de figure à cheval; le roi, tel qu'il est décrit plus haut, tient un arc et quatre flèches dans sa main droite. (*V. la gr.*)

Lorsqu'on a repassé la rivière, on trouve les restes d'un très-beau mur,

dont la structure symétrique égale celle des plus fameux ouvrages grecs. Chaque pierre a quatre pieds de long, vingt-sept pouces d'épaisseur, et les angles en sont parfaitement taillés. Ce mur formait jadis la façade d'un bâtiment carré de cinquante-cinq pieds de superficie. Au sommet étaient placés deux sphinx couchés. Il y a dans ce mur une fenêtre, dont la partie supérieure est cintrée. Derrière ce bâtiment carré on aperçoit le contour d'un théâtre, long de trente pas, et large de quatorze.

Des monceaux de terre sont épars sur toute la surface occupée par les ruines de la ville. Chacun de ces monceaux est adjacent à un puits, ce qui ferait présumer que ce sont autant de maisons séparées. Les habitans de

Kauseroun racontent qu'il existe d'immenses passages souterrains à Chapour, et joignent à ce rapport des histoires extraordinaires. Un de ces récits qui porte le moins ce caractère, est certainement celui d'un cheval et d'une jument qui, s'y étant égarés, reparurent quelque temps après avec un poulain. Il paraîtrait que ces souterrains, d'après ce qu'en disent les habitans, sont décorés de sculptures gigantesques. Pour donner une idée de l'étendue de ces labyrinthes, ils disent qu'il faudrait employer v ngt *mauns* d'huile pour en éclairer un avec tous ses détours. Le *maun* pèse sept livres un quart.

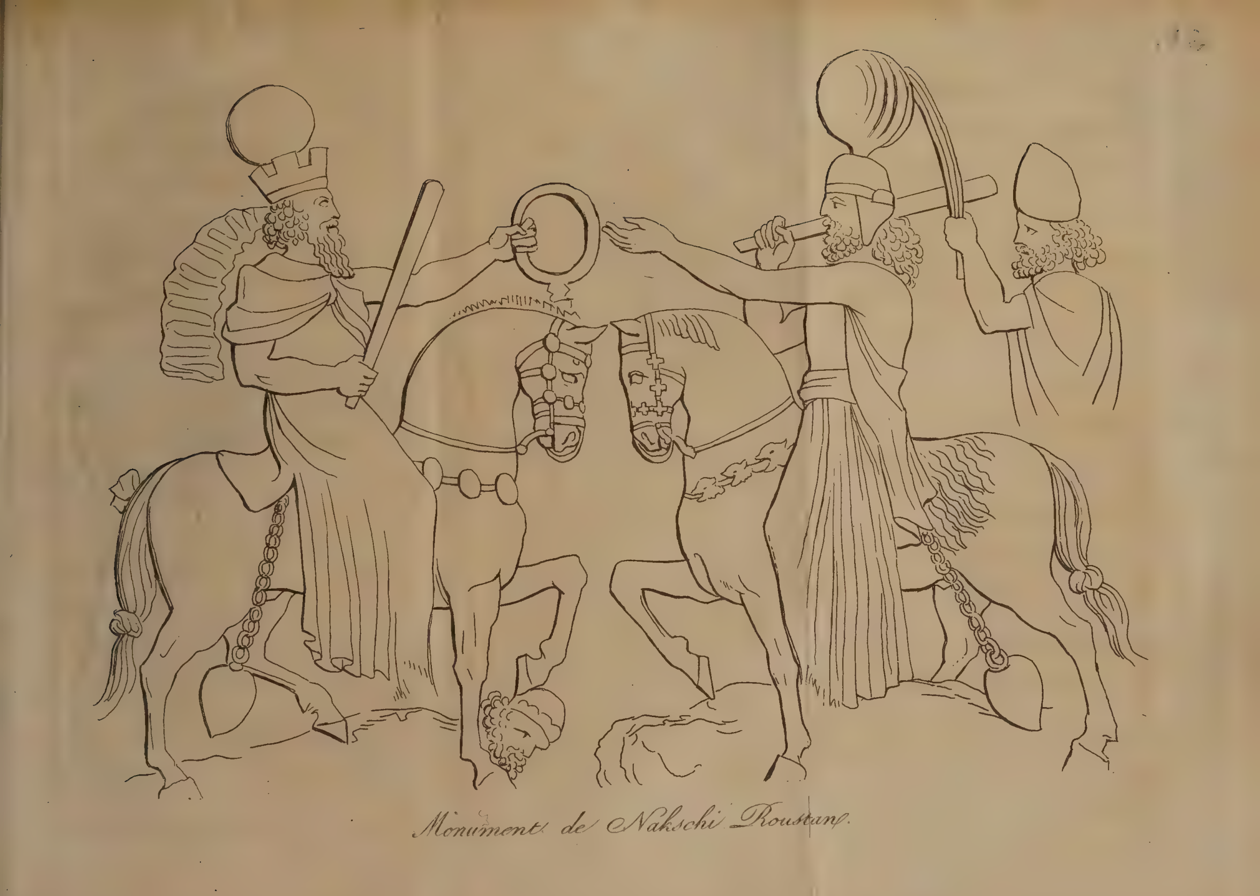
NACHTI-ROUSTAN. Les tombeaux et les bas-reliefs de Nachti-Roustan sont renfermés dans un espace d'environ

cinq cent cinquante pieds, sur la surface de rochers escarpés et raboteux qui s'étendent du nord-ouest au sud-est. Au nord-ouest ils tournent tout-à-coup à l'est. Ce changement de direction est marqué par le fût d'une colonne de six pieds de haut, située sur une éminence, et construite avec la même pierre sur laquelle elle est posée; les excavations que l'on a faites à l'entour, l'ont dérangée de sa position primitive; car on peut faire entrer la lame d'un poignard à quatre ou cinq pouces de profondeur entre le pied de sa base et la surface du roc qui lui sert de fondement, et l'on peut apercevoir un creux destiné à la recevoir. Le sommet du rocher est sculpté en plate-forme de vingt pieds carrés.

Presque au-dessous de la colonne est placé le premier et le plus septentrional des bas-reliefs. Il représente deux figures à cheval, et une troisième à pied, comme Chardin en a donné la description. (*Voyez la gravure en regard.*)

Le bas-relief suivant est composé de neuf figures, cinq à droite, et trois à gauche; d'un personnage de grandeur naturelle qui tient à deux mains une épée devant lui, et dont la tête est surmontée d'un globe. Les figures de la droite paraissent faire des signes à celles de la gauche. On voit encore derrière le rocher une autre figure de grandeur naturelle. Quoiqu'elle semble détachée de ce morceau, elle en fait néanmoins partie.

Plus au centre des rochers, et pres-



Monument de Nakschi Roustan.



que au-dessous de la base d'un tombeau, un joli bas-relief représente le combat de deux cavaliers.

On rencontre plus loin une copie exacte, mais d'après une échelle gigantesque, du sujet sculpté à Chapour. Il offre un personnage habillé à la romaine à genoux devant le cheval, et un autre dont le cavalier saisit les mains. Au-dessous du ventre du cheval est une longue inscription grecque, dont on ne peut distinguer que peu de caractères. On voit en outre d'autres caractères semblables à ceux de Chapour, et dont on a vainement cherché jusqu'ici à découvrir le sens.

Après ce morceau, on en trouve un qui contient trois figures.

Tout auprès, un morceau mutilé

représente un combat de deux jeunes cavaliers. Le premier revêtu d'une armure, et portant un globe sur la tête, pousse son cheval au galop, et fond avec sa lance sur l'autre figure, dont le cheval recule, et qui tient sa lance, comme en se préparant à recevoir son antagoniste. La figure au globe foule un homme aux pieds de son cheval.

On voit ici quatre tombeaux. On a taillé dans le roc une petite plateforme devant celui qui est le plus au nord. En entrant par une porte basse et étroite, on trouve une chambre longue de trente-sept pieds, et haute de neuf pieds et demi. Au fond sont trois enfoncemens vides, ou niches, où l'on a probablement déposé les corps morts.

En suivant le coude que forme brusquement à l'est le roc chargé de bas-reliefs, on aperçoit deux autels carrés posés sur une masse de rochers saillans, et sur une même base. Ils ont six pieds de haut. Un des côtés du carré a trois pieds. Sur le sommet de chaque autel on voit un trou carré. Plus avant, dans les enfoncemens de la montagne, on aperçoit vingt trous ou fenêtres de diverses dimensions, mais faits sur le même modèle, et au-dessus, une inscription. A-peu-près en face du milieu des rochers sculptés est un ancien temple du Feu, bâtiment carré dont un des côtés a vingt-huit pieds de long. Il est de marbre blanc, et d'une construction admirable. A sa façade on voit une porte qui, à la vérité, n'est ouverte que

par en haut, et qui semble ne l'avoir été que par force, parce que toutes les pierres inférieures sont mutilées. L'intérieur offre des vestiges de feu. A chacun des murs, à l'exception de celui où est la porte, il y a quatre ouvertures. Il semble qu'elles n'ont pas été absolument destinées à donner passage au jour; c r chacune, au moins aujourd'hui, est bouchée exactement avec une pierre. Au-dessus de la porte est une niche. Une corniche, enrichie de dentelures, fait le tour du plafond, et au-dessus de la place des trous, des incisions perpendiculaires et oblongues sont creusées à intervalles égaux. Les gens du pays appellent ce bâtiment un pigeonnier.

Persépolis. A quelque distance de Nachti-Roustan sont les ruines de

l'antique Persépolis, appelée par les Persans actuels *Takht-Djemchyd*, Trône de Djemchyd. On lui donne encore le nom de *Tchehel-Minar* (1), les Quarante Colonnes. Les premières impressions qu'elles produisent, et celles qui durent le plus, sont l'étonnement que cause leur immense étendue, l'admiration en apercevant leur

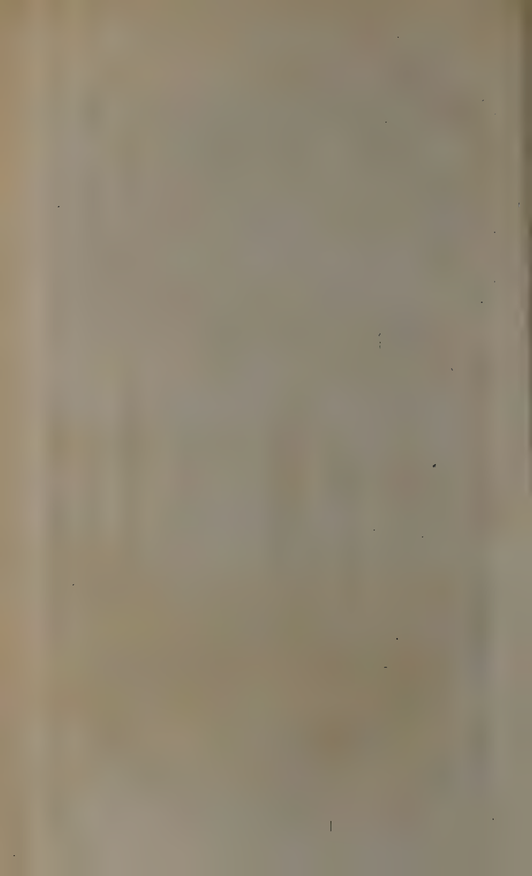
(1) Les ruines de Persépolis sont encore désignés sous le nom de *Hezar Sitoun*, les mille colonnes. Il paraît que le mot quarante est le nombre employé par les orientaux pour donner une idée d'une grande quantité sans cependant la préciser, car le Palais Royal d'Ispahan se nomme aussi quarante colonnes, un autre à Mouhdabad dans l'Inde porte le même nom, c'est ainsi que les Latins se servaient du mot *sexcenti* six cents et que nous employons le mot mille.

magnificence. Quoique ni l'architecture des bâtimens, ni les sculptures ou les bas-reliefs taillés dans le roc n'offrent rien qui puissent supporter la moindre comparaison avec les proportions délicates et la perfection de la sculpture grecque, cependant lorsqu'on l'aperçoit de loin, et que l'œil se perd au milieu de ces restes qui remontent à une si haute antiquité, on ne peut rendre le sentiment qu'on éprouve à cet instant. (*Voyez la gravure en regard.*)

A la distance d'environ cinq milles est une éminence que l'on aperçoit de Persépolis, et dont la cime porte une forteresse. Cette colline, qui porte aujourd'hui le nom d'Istakhar, est absolument distincte de Persépolis. Elle doit frapper les yeux de tous les



Ruines de Persépolis.



voyageurs au moment où ils entrent dans la plaine, et, suivant toutes les apparences, elle a été façonnée par la main des hommes.

Mais ce qui frappe le plus, quand on approche des ruines de Persépolis, c'est l'escalier et le mur qui l'entourent. Deux grands degrés conduisent de chaque côté à la plate-forme principale. On voit, à droite, un mur immense de la plus belle construction, et en pierres énormes; à gauche, d'autres murs également bien construits, mais moins imposans. Quand on arrive au haut de l'escalier, les premiers objets qui se présentent en face de la plate-forme sont quatre vastes portails et deux colonnes. Sur le fronton de chacun des portails sont représentées, en bas-relief, des

figures d'animaux que, faute d'une expression plus convenable, on peut appeler sphinx. A la distance de cinquante-quatre pas en ligne directe, depuis le premier portail à droite, est un escalier de trente degrés, dont les côtés sont ornés de bas-reliefs disposés originairement sur trois rangs, mais encombrés de terre à la base, et mutilés dans la partie supérieure. Cet escalier conduit à la masse principale des ruines, dans une petite plaine remplie de colonnes, dont seize sont encore debout. Après avoir traversé cette plaine on aperçoit, sur une éminence, des restes prodigieux d'encadremens de portes et de fenêtres formés de blocs de marbre d'une dimension surprenante. Ces encadremens sont rangés en carré, et indiquent qu'il

a existé là un appartement le plus magnifique qu'on puisse concevoir. La façade de cet appartement semble avoir été dirigée au sud-ouest; car on voit de ce côté peu de marques de maçonnerie, et on observe que la base est ornée de riches sculptures. Cette façade s'ouvre sur une plate-forme carrée, sur laquelle il ne paraît pas qu'il ait existé de bâtiment; mais à la partie qui correspond à l'appartement dont nous venons de parler, des bases de petites colonnes rangées autour d'un espace carré, semblent indiquer qu'il y en a eu un semblable. Derrière ces ruines sont les restes d'un autre appartement carré, entouré de tous côtés d'encadremens de portes et de fenêtres. La base des colonnes pose à terre; l'ordre dans lequel elles sont placées,

fait présumer qu'elles formaient six rangées, chacune de six colonnes. Un escalier taillé dans une masse immense de rochers conduit dans la plaine inférieure, moins étendue, et entourée d'une enceinte. De ce côté sont aussi trois petits appartemens, ou plutôt une grande pièce, et les soubassemens de deux cabinets. Tout, dans cette partie de l'édifice, indique des appartemens de retraite ou de repos.

Derrière toutes ces ruines on remarque des conduits d'aquéducs taillés dans le roc. Il s'en trouve dans chaque partie du bâtiment. On est obligé de chercher le grand aquéduc au milieu d'un amas confus de pierres; il se trouve à peu de distance du dernier des bâtimens décrits ci-dessus. On peut descendre facilement dans

ce conduit qui, dans certains endroits, est creusé de dix pieds, et dont la descente est rapide pendant environ vingt-cinq pieds. Il s'abaisse alors de manière qu'on est obligé de ramper. Puis il s'élargit de nouveau assez pour qu'un homme de taille moyenne puisse s'y tenir debout. Il se termine à un rocher coupé à pic.

En allant delà vers la montagne située derrière la grande salle aux colonnes, on trouve les ruines d'un autre appartement magnifique. On y voit des murs, des encadremens et des portiques, dont les parois sont décorés de bas-reliefs de compositions très-variées. Cette salle forme un carré parfait. A droite, et plus au sud, on rencontre un plus grand nombre de débris; à gauche, et par consé-

quent au nord de l'édifice, sont les ruines d'un portail, sur lequel on disdingue le dessin d'un sphinx. Encore plus au nord, dans un enfoncement séparé, sont les fragmens d'une colonne qui a dû porter un de ces animaux. Dans l'enfoncement de la montagne, au nord, on trouve un portique, et sur la surface on voit un tombeau. Au sud de celui-ci on en rencontre un autre, placé de même sur la superficie de la montagne. Entre eux, et précisément au point où la plaine commence à s'élever, est un réservoir.

En quittant Persépolis on trouve dans la plaine, au nord de la route, un bâtiment en ruine désigné par les habitans comme un caravansérail démoli. On arrive à une grande masse de pierres de trente-sept pieds carrés,





Bas-relief près de Persepolis.

qui paraissent avoir formé la base d'un édifice.

A quatre milles de là, sur la même montagne qui domine Persépolis et le long de la route d'Ispahan, on trouve plusieurs bas-reliefs intéressans qui ont été décrits avec beaucoup de soin par M. Morier, et d'autant plus dignes d'un examen détaillé, qu'aucun voyageur ne les a décrits avec soin. Ils sont placés dans un enfoncement formé par des rochers saillans et très-pittoresques. Le morceau qui fait face à la route, comprend sept figures colossales et deux plus petites. (*Voyez la gravure en regard*).

A un mille du village Mesdjedi Amoun se trouve l'ensemble des ruines, appelées par les habitans Mesdjedi Maderi Souleiman, tombeau de la

mère de Salomon. Le premier objet qui se présente est une colonne debout dont le fût uni sans chapiteau a dix pieds cinq pouces de circonférence. Tout auprès, trois pilastres ont leur partie antérieure creusée en forme de niche profonde et leurs flancs couverts de caractères; d'après les restes de maçonnerie qui sont auprès, il paraît que les pilastres ont entouré une salle dont l'intérieur était orné de colonnes; à la distance d'environ cent soixante pieds, on aperçoit deux masses semblables dont l'une avec des inscriptions pareilles; l'espace intermédiaire ainsi que toute la plaine est jonchée de fragmens de marbre.

A quelque distance on voit deux bâtimens dont le premier en ruines est de construction mahométane et

on en a fait un caravansérail ; la porte en est ceintrée, l'architrave offre le reste d'une belle inscription arabe.

L'autre édifice est d'une structure si extraordinaire, que les habitans l'appellent la cour du *dive* ou du diable. Il est posé sur une base composée de sept assises de grands blocs de marbre qui s'élèvent en pyramide. Sa forme est celle d'un parallélogramme; l'assise inférieure a quarante-trois pieds de long sur trente-sept de large et l'édifice, qui termine le sommet va en diminuant jusqu'à vingt-un pieds de long sur seize pieds cinq pouces de large. Il est couvert par un toit en pente, formé des mêmes matériaux que les côtés et que la base dont les blocs sont unis entre eux par des crampons de fer, et sont tous d'égale

dimension. Chaque partie du monument offre des inscriptions gravées, qui attestent les sentimens respectueux de ceux qui sont venus les visiter; mais on ne découvre aucune trace d'anciens caractères persans, ni même arabes. La clef est entre les mains d'une femme, et l'entrée n'en est permise qu'aux personnes du sexe de la gardienne. Le peuple regarde ce monument comme le tombeau de la mère de Salomon. (*Voyez la gravure en regard.*)



Tombeau de la Mère de Salomon.



COUP D'ŒIL

Sur le climat des différentes provinces. Caractère des peuples qui les habitent.

Le climat des provinces de la Perse diffère beaucoup en raison du plus ou du moins de rapprochement du midi; car il est assez commun d'éprouver une chaleur étouffante dans les environs du golfe Persique, tandis qu'en *Azerbaidjan*, il fait un froid qui excède quelquefois douze degrés et même assez souvent dix-huit, accompagné de cinq ou six pieds de neige.

On peut sans contredit assurer que la presque totalité de la Perse est extrêmement saine, exempte non-

seulement de peste et d'épidémie, quoiqu'elles règnent continuellement chez ses voisins, mais même des petites maladies ou indispositions que les saisons occasionent presque partout. On doit excepter cependant quelques lieux voisins de la mer Caspienne qui, étant très-marécageux, produisent assez souvent des fièvres intermittentes, quelquefois extrêmement dangereuses.

La chaleur même dans les provinces les plus méridionales incommode rarement, parce qu'elle y est toujours tempérée par des vents d'ouest d'une violence, extrême et qui attaquent la vue d'une manière terrible par la poussière corrosive qu'ils chassent dans les yeux.

Pour donner une idée de cette

poussière, il suffit de savoir que, comme il se passe presque toujours dans ce pays neuf mois de l'année sans pluie, la terre desséchée et frappée par les vents impétueux, s'enlève en tourbillons qui emportent encore avec eux de petites parcelles qui se détachent continuellement des maisons faites pour la plupart de briques crues desséchées au soleil; cette poussière est tellement fine, qu'elle pénètre les vêtemens les plus épais, quelque précaution que l'on prenne pour s'en garantir; elle s'incruste dans la peau d'une manière si incommode et si désagréable, qu'on est obligé, aux bains, de faire usage plusieurs fois de savon pour se débarrasser complètement de la crasse qu'elle produit.

Il existe cependant en Perse des

lieux qui semblent comme privilégiés de la nature, quoique situés au milieu des provinces les plus septentrionales, et où, dès le commencemencement de l'hiver, les habitans de tous les environs se retirent en nomades, traînant après eux leurs ustensiles de ménage, leurs bestiaux et leurs tentes faites d'étoffe grossière de laine noire.

Ces vallées forment des bassins, dont les fonds sont, au mois de janvier, aussi chauds et aussi agréables que toutes les autres parties dans le mois de juin, et sont remplies d'herbes hautes et touffues, arrosées par des ruisseaux limpides.

Le caractère national persàn est peut-être le plus heureux et le plus doux de tous ceux des peuples d'O-

rient, et s'il diffère un peu de province à province, ce n'est qu'en raison du grand nombre d'étrangers que cette nation, à diverses époques de ses guerres, fut obligée de transporter chez elle, pour remédier à la dépopulation qu'elles avaient occasionée. Aussi le sang persan est-il actuellement mélangé d'arabe, d'indien, de tartare et de turc, ce qui ne l'a pas empêché de conserver sa beauté. A ces diverses époques, dis-je, une grande quantité d'*Afchards*, originaires de *Turcomanie*, vinrent s'établir dans différentes parties de la Perse.

Nadir-Chah, originaire de cette tribu et qui estimait leur bravoure, les réunit, en prit un bon nombre pour lui servir de gardes; et pour se les

attacher davantage, leur donna la province d'Ourmiah. Quoique plusieurs d'entre eux aient encore conservé quelque chose du caractère dur et barbare des Turcomans, leurs ancêtres, la province n'en est pas moins citée aujourd'hui comme une des plus nobles, des plus braves, et des plus hospitalières de la Perse.

L'agriculture est surtout soignée chez eux d'une manière étonnante pour l'Asie, et quoique leur sol soit naturellement aride et ingrat, ils sont parvenus, à force d'art, à le fertiliser et à le rendre aussi productif qu'aucun autre de la Perse.

Les *Afchards* sont un peu taciturnes, d'une bravoure extraordinaire, et excellens cavaliers. A l'exemple de leurs ancêtres, les Turcomans, ils

ont conservé l'habitude de se servir du javelot et de la lance, qu'ils manient avec une adresse inconcevable, et avec ces armes ils sont réellement redoutables à toute espèce de cavalerie.

Les habitans de toutes les autres provinces de l'*Azerbaidjan* sont à peu de chose près du même caractère, sombres et réfléchis ; il est facile de voir qu'ils tiennent beaucoup des Turcs, qui ont habité leurs pays un grand nombre d'années, et d'où ils ne furent définitivement chassés que sur la fin du règne de Nadir-Chah (1).

(1) Ce peuple a long-temps occupé Tébris, qu'il avait même fortifiée à sa manière, c'est-à-dire avec des murailles bien hautes, flanquées d'énormes tours rondes, plus larges à la base qu'au sommet, comme on

Les Persans sont à-peu-près aussi civilisés que leur religion peut le permettre : doux, affables, d'une politesse rare, d'une hospitalité sans exemple, futiles dans leurs discours, fins et rusés dans leurs relations; mais pouvant rarement s'occuper d'affaires sérieuses, brisant tout-à-coup la conversation la plus intéressante, pour parler de chevaux, de chasses, de campagnes, ou pour faire remarquer le vol d'un oiseau ou d'une mouche. Grands dans tout ce qu'ils font, aimant le faste et l'ostentation, paresseux au-delà de toute expression, par caractère, et d'une agilité surprenante quand le cas l'exige,

en voit encore quelques-unes dans nos anciennes fortifications européennes, et notamment à la cité Valette à Malte.

braves jusqu'à la témérité, mais manquant de tête et de persévérance dans les occasions périlleuses, et superstitieux à l'excès ; grands amateurs de voyages, de chasses et de pèlerinages ; bons époux, pères excellens, mais souvent trop sévères ; maîtres indulgens, généreux et charitables ; d'un machiavélisme perfide dans tout ce qui peut tendre à l'agrandissement de leurs familles, de leurs dignités ou de leurs fortunes ; souples et rampans devant le souverain, mais aimant intérieurement l'indépendance ; ennemis jurés les uns des autres, et se voyant journellement avec tous les dehors de la politesse et de la plus sincère amitié ; du reste, presque tous instruits, parlant avec grâce, aimant à faire briller leur esprit et

leurs connaissances, fort curieux de beaux chevaux, et par dessus tout de belles armes, mettant un amour-propre étonnant à ce que leurs femmes soient toujours richement vêtues et pourvues d'une grande quantité de bijoux.

Les habitans de *Kermanchah* semblent seuls faire exception à la règle, pour les qualités attribuées à ce peuple, que non-seulement ils sont loin de posséder, mais qu'ils osent même blâmer, et à l'hospitalité près, qu'ils pratiquent plutôt par habitude que par vertu ; ils peuvent être regardés comme des bêtes féroces, étrangers à tout sentiment humain et à tout ce qui tient de l'homme, dont ils n'ont que la figure. Un prince doux et modéré serait sans doute par-

venu à tempérer cette rudesse originelle de mœurs ; elle semble augmenter au contraire depuis qu'ils sont commandés par Mohammed-Ali-Mirza, fils aîné du roi, qui affiche hautement sa cruauté naturelle, son ignorance, et sa haine profonde pour tout ce qui porte le caractère européen. Il faut attribuer l'énorme différence qui existe entre les habitans de cette province et ceux de toutes les autres parties de la Perse à l'ingratitude de leur sol, qui les oblige à se porter tous au métier des armes et au brigandage, à l'exemple des *Curdes* et des *Arabes* leurs voisins, avec lesquels ils se mettent souvent de compagnie pour détrousser les caravanes.

HISTOIRE.

LIVRE II.

Abrégé de l'Histoire de Perse.

Dynastie des Peychdadiens (1).

KAIOUMARATZ.

850 ans avant J.-C., Kaioumaratz (*l'homme taureau*), passait ses jours dans la retraite au moment où un ordre de Dieu vint lui enjoindre de commander aux hommes, qui vivaient

(1) L'histoire des premières dynasties qui régnèrent sur la Perse est trop obscure et trop peu intéressante pour que nous entre-

alors dans l'état sauvage. Il assembla sa famille qui reconnut ses lois, et parvint, après plusieurs combats, à soumettre les habitans de l'Iran. Aidé dans cette entreprise par les lions, les tigres et les panthères, il établit le siége de son empire à Balkh, où il

prenions d'en donner une idée. Il nous suffira de dire que suivant Mohammed el Fany, auteur du Dabistan, ce pays fut soumis à quatre dynasties avant d'obéir à la famille des Peychdadiens, la seule sur laquelle les autres historiens nous donnent quelques renseignemens satisfaisans. Ces quatre dynasties étaient celles des Abadyens, des Djéyens, de Chayens et des Yéçaniens. Voyez pour de plus amples détails l'excellente *Notice chronologique* de la Perse, insérée par M. Langlès à la suite du Voyage de Chardin, tome IX, page 150. Paris, 1811, 9 vol. in-8°.

résigna la couronne en faveur de son petit-fils Houchenk. On lui décerna le nom de Guil-chah, le roi de la terre, parce que ce fut lui qui força les div ou génies de se réfugier dans la montagne de Caf (1).

(845.) HOUCHENK.

Houchenk se distingua par sa justice et sa sagesse; il inventa l'agriculture et plusieurs arts utiles, fonda des villes, construisit des aquéducs, et étendit les limites de son royaume. La sagesse de ses lois lui fit donner le surnom de Peychdad (qui rend la

(1) La montagne de Caf, qui joue un grand rôle dans la mythologie des orientaux, sert encore actuellement, disent-ils, de résidence aux génies; elle forme une ceinture autour du monde entier.

justice), et ce nom sert à désigner la dynastie dont il est le second roi. Il règna pendant quarante ans et livra aux génies plusieurs combats dont il sortit victorieux. Mais enfin il tomba sous leurs coups et laissa la couronne à Thahmouratz son fils. Il est l'auteur du Djevedan Kired, livre de la sagesse éternelle, dans lequel, par d'ingénieux apologues, il sut faire connaître aux hommes la vérité.

(835.) THAMOURATZ.

Ce prince nommé aussi Divbend (qui lie les génies), ayant fait prisonniers plusieurs de ces êtres surnaturels, apprit d'eux l'art de lire et d'écrire; il parvint même par son adresse, à se concilier l'amitié du fameux Simourg

Anca, génie puissant, métamorphosé en un griffon monstrueux. Il reçut de lui une plume dont il orna son casque, et qui depuis devint un talisman pour sa race. Ce monarque bâtit Babylone et Ninive, il protégea les arts, et soumit plusieurs peuples à sa domination. Ses sujets, accablés d'une épidémie, commencèrent à adorer des idoles. Après un règne de trente années, il laissa la couronne à son neveu Djemchyd.

(800.) DJEMCHYD.

Djemchyd fonda l'année solaire et la fête du Nou Rouz; il acheva la ville de Persépolis, qui porte encore son nom Takht-i (le trône de) Djemchyd. Il donna à ses peuples plusieurs ins-

titutions qui modifièrent d'une manière heureuse leurs mœurs et leurs usages, en partageant ses sujets en quatre castes. Les religieux et les savans; les écrivains; les guerriers; les ouvriers, les cultivateurs et les marchands. L'histoire fait honneur à ce prince de plusieurs inventions. L'astronomie et la navigation lui durent plusieurs perfectionnemens, et il fit connaître aux hommes une foule de productions utiles du règne végétal et du règne minéral. Ce fut lui, dit-on, qui inventa le vin : voici comment le Mollah Akber raconte cette découverte.

Djemchyd aimant beaucoup le raisin voulut en conserver quelques grappes qui furent renfermées dans un vase et déposées dans une cave pour être

mangées dans un temps plus éloigné. On trouva à l'ouverture du vase que ces raisins avaient fermenté ; le jus en était si aigre que le roi crut que ce serait un poison, et il fit mettre dessus le mot poison. Une de ses esclaves, attaquée d'une migraine insupportable et voulant se défaire de la vie, aperçut le vase étiqueté, le prit et en avala le contenu ; le vin enivra l'esclave qui s'endormit, et se réveilla fort soulagée. Elle trouva la médecine de son goût et renouvela si souvent la dose que bientôt le poison du roi disparut. Ce prince s'en aperçut, interrogea la coupable qui avoua sa faute, dont le roi profita si bien que lui et toute sa cour ne burent plus que du nouveau breuvage : c'est depuis ce temps que le

vin a été désigné en Perse sous le nom de Zéheri Khoch, le doux poison.

Je ne sais si ce ne fut point par suite de cette découverte que Djemchyd s'avisa un beau jour de se déclarer dieu, et d'ordonner à ses sujets d'adorer sa statue. Du reste, la flatterie est pour les princes un poison aussi funeste que le vin. Zohhak, prince syrien, l'attaqua et le força de fuir. Le monarque dépouillé, errant de province en province, poursuivi par les agens de l'usurpateur, a fourni le sujet d'un roman aux litterateurs de la Perse. Enfin tombé dans les mains de son implacable ennemi, il fut placé entre deux planches et scié avec une arête de poisson.

(780.) ZOHHAK.

Zohhak était parvenu au trône par un parricide, et la suite de son règne fut digne de son début.

Les auteurs persans se plaisent à raconter de ce prince une foule d'atrocités qui font frémir. Ferdousi dans son Chah Nameh dit qu'un génie malfaisant, pour prix des services qu'il avait rendus à Zohhak, le pria de permettre qu'il lui baisât les deux épaules. Mais à peine ses lèvres les eurent-elles touchées, qu'on en vit sortir deux énormes serpens; alors le génie ayant revêtu la figure d'un magicien, assura au roi que ces serpens ne lui feraient aucun mal, s'il voulait les nourrir avec des cervelles humaines. Cet expédient réussit, et

chaque jour le roi faisait tuer deux de ses sujets. La Perse eût été bientôt dépeuplée, si un forgeron d'Ispahan, nommé Gaouh, dont les deux fils allaient être sacrifiés, élevant son tablier comme drapeau, n'eût appelé ses concitoyens à la révolte.

Le tyran fut vaincu et subit un cruel supplice dans une grotte près de Demavend. Un des princes légitimes, échappé à ses fureurs, fut rappelé au trône de ses pères après de nombreux combats. *Voyez* Ferdousi, pag. 58 et 68 de l'édition pers. de Calcutta.

Feridoun échappé à la fureur de Zohhak avait été nourri par un berger du Caucase où sa vaillance l'avait déjà rendu célèbre. Le premier acte du jeune roi fut de convertir en étendard royal le tablier du courageux

forgeron. Il fut couvert de pierres précieuses, et conservé soigneusement par les monarques persans, jusqu'au moment où le sort des armes le fit tomber dans les mains du Khalife Omar. Ce Feridoun est regardé par les Persans comme un modèle de toutes les vertus, et c'est de lui dont Sadi parle dans ces vers :

L'heureux Feridoun n'était pas un ange,
Il n'était pas pétri avec du musc et de l'ambre;
Il parvint à faire le bien par la justice et la libéralité:
Sois juste et libéral, et tu seras un Feridoun.

Ses dernières années furent troublées par les disputes de ses enfans, entre lesquels il avait partagé son royaume. Les deux aînés, mécontens de leur lot, firent la guerre à leur frère qui consentit à leur céder son

royaume. Cette douceur n'apaisa pas ces deux monstres, qui eurent la barbarie de couper la tête d'Irâdj, et de l'envoyer avec son corps au vieux monarque qui s'évanouit à cette vue. Il prononça quand il revint à lui mille imprécations contre ses fils dénaturés. Cette scène a fourni à Ferdousi un des plus beaux chapitres de son Chah Nameh. (*Voyez pages* 105 *à* 111 *de l'édition citée plus haut.*) Il est bien à regretter que cet excellent et curieux ouvrage n'ait jamais été traduit en aucune langue européenne. Féridoun adopta le petit-fils d'Irâdj, Menout-Cheher en lui laissant pour avis ce précepte... : « Regardez chaque jour de votre vie comme une feuille de votre histoire, et n'y écrivez rien qui ne soit digne de la postérité. »

(720.) MENOUTCHEHER.

Ce prince eut à soutenir contre ses oncles plusieurs guerres, qu'il termina avec assez de bonheur, grâces à la prudence de son ministre, le sage Sam, dont son aïeul mourant lui avait recommandé les conseils. Ce ministre eut un fils nommé Zal, dont les aventures ne peuvent être passées sous silence, puisqu'elles se rattachent à celles de Roustam, le héros de l'Orient. Ce jeune homme, dit Ferdousi (*page* 155 *et* 160), étant à la chasse, aperçut au sommet d'une tour une jeune femme d'un aspect enchanteur. Ils s'aimèrent l'un et l'autre dès la première vue; mais il n'y avait aucun moyen de franchir les murailles de la tour. La fille du roi de

Caboul, Roudabah détache les longues tresses de ses cheveux, et c'est à la faveur de ce stratagème que Zalzer parvint à sa bien-aimée. Ce ne fut qu'après beaucoup de soins et de travaux qu'il obtint la permission de Mirah-Chah, son père. De son union avec cette princesse naquit le fameux Roustam, le héros de la Perse, qui acquit bientôt une taille et une force prodigieuses. Le seul de ses exploits sous le régne de Menoutcheher fut la prise de Kilah-Séfid, le château Blanc, qui subsiste encore sur une assiette imprenable ; aussi malgré sa force, Roustam fut-il obligé pour s'en emparer d'avoir recours à la ruse. Il réduisit aussi un éléphant furieux qu'il terrassa d'un coup de massue.

(695.) NOUDZER.

Après un règne de longue durée, Menoutcheher mourut en laissant le royaume à son fils, auquel il recommanda Sam et ses descendans. Mais Noudzer ne suivit point les avis de son père et indisposa contre lui ses sujets. Un de ses parens descendant de Féridoun et roi de Touran, Afrasiab s'empara de son royaume et le mit à mort. Il gouverna de fait la Perse pendant douze années, jusqu'au moment où Zalzer le chassa pour mettre à sa place un membre de la famille royale nommé Zou, prince faible, qui ne régna que sur une très-petite partie de la Perse, et qui laissa sa couronne avilie à son fils Guerchasp.

(633.) GUERCHASP,

Incapable de gouverner, fut déposé par Zalzer auquel il devait sa couronne. Avec lui finit la race des Peychdadiens, qui avait duré 257 ans suivant W. Jones; 2450 suivant Djihan Ara, et 481 suivant le Chah Nameh.

DYNASTIE DES KAIANIENS.

(610.) Kai Kobad. (le Deïokès des Grecs.)

Les rois kaïaniens faisaient précéder leur nom de l'épithète kaï, qui signifie grand, et c'est de là qu'est venu le nom de leur dynastie.

Kaï Kobâd, descendant de Menout-

cheher, s'était retiré dans les montagnes d'Elbourz, où il menait une vie tranquille, lorsque Zal, après avoir détrôné Guerchasp, envoya son fils Roustam lui offrir la couronne de Perse. Le monarque, reconnu par les chefs de l'empire, se renferma dans son palais, et confia l'administration de son royaume et le commandement de ses troupes à Zal et à son fils. Celui-ci fit des prodiges de valeur contre les Touraniens, les força de repasser l'Oxus (1), et de demander la paix, qui leur fut accordée, à condition que ce fleuve serait la limite des deux empires. Kaï Kobâd mourut peu de temps après. Pendant un règne de 120 années, il avait fait fleurir la jus-

(1) Aujourd'hui Djihoun.

tice, au point que ses sujets cessèrent de regretter Feridoun.

(635.) KAI KAWOUS. (CYAXARÈS.)

La soif des conquêtes s'empara du cœur de ce monarque, lorsqu'il monta sur le trône, et elle lui eût été funeste, s'il n'eût pas eu sous ses ordres un héros. Une de ses favorites lui avait fait l'éloge du Mazenderan. Malgré les sages représentations de ses ministres, Kaï Kawous marche contre le roi de ce pays habité par des barbares et couvert de forêts. Mais celui-ci, secouru par un de ses voisins, défait l'armée des Perses, et fait leur roi prisonnier. Roustam à cette nouvelle se met à la tête des troupes et court délivrer le monarque. Rien ne résiste à sa lance victorieuse : lions,

éléphans, serpens, sorciers, génies, le génie blanc lui-même qui avait secouru le Mazenderan, tout tombe sous ses coups, et Kaï Kawous est ramené en triomphe dans sa capitale sur un trône d'or massif.

Mais ce prince, que cette première leçon n'avait point encore corrigé, devait bientôt éprouver de nouveaux malheurs. Hamaveram, roi de Syrie, avait refusé de lui donner sa fille, et le roi de Perse voulut laver cet affront dans son sang. Trop faible pour résister à une puissante armée, le monarque syrien eut recours à la ruse; il parut consentir à donner sa fille, invita Kaï Kawous à un repas, et lui tendit des embûches, dans lesquelles il le fit tomber. Roustam fut encore forcé de délivrer son roi,

et il en vint à bout, malgré la coalition des armées d'Égypte et d'Éthiopie qui s'étaient réunies contre lui ; il les força même à lui prêter leurs secours contre une invasion d'Afrasiab qui avait encore une fois envahi la Perse.

(500.) LOHRASP. (CAMBYSE et SMERDIS.)

Ce monarque ayant transféré le siége de son empire de Persépolis à Balkh, d'où il pouvait surveiller et contenir facilement les mouvemens des Touraniens, donna l'ordre à son général Raham, plus connu sous le nom de Bakhtul Nasser (le favori de la victoire), de marcher contre Jérusalem (1). Raham défit les juifs, pilla

(1) Beaucoup d'historiens pensent que

la ville, et emmena en esclavage tous ceux qui n'avaient pas été passés au fil de l'épée. Il poussa ses conquêtes jusqu'en Égypte.

Enorgueilli des succès de ce général, Koutchasp, fils aîné de Lohrasp, osa demander à son père une partie de son royaume, et sur son refus conspirer contre lui. Exilé par suite de la découverte de son complot, le prince se réfugia en Lydie, où sous le nom de Feroukzad, il parvint à plaire à la belle Khattioun, princesse du sang royal. Son courage et son adresse lui concilièrent bientôt l'amitié de son beau-père qui l'avait d'abord repoussé. Le roi de Lydie mit à la disposition de son gendre une armée à la tête de la-

ce général n'est autre que Nabuchodonosor de l'Écriture.

quelle celui-ci marcha sur la Perse qui, en proie aux invasions des Tatars, était incapable de lui résister. Bientôt il se fit reconnaître comme prince du sang royal, et il offrit ses services à son père. Lohrasp les accepta, et remit alors sur la tête de son fils une couronne dont ses exploits l'avaient rendu digne. Son règne avait duré environ cent vingt ans suivant les historiens persans.

(480.) KOUCHTASP. (Darius Hystaspes.)

L'événement le plus remarquable du règne de Kouchtasp fut la naissance de Zoroastre, et la conversion des Perses au culte enseigné par ce philosophe.

Zoroastre descendait par sa mère de

Feridoun; son père se nommait Poroschasp, et sa mère Dagda. Les livres Zend et Pehlvi racontent une foule de miracles, par lesquels la prédilection de Dieu se manifesta bientôt en faveur de son prophète favori, soit en le défendant contre les entreprises des magiciens qui voulaient le faire périr, soit en éloignant de lui les bêtes féroces auxquelles il avait été exposé. A peine ce jeune homme eût-il atteint l'âge de raison, qu'il se livra à l'étude et qu'il chercha à s'instruire dans la conversation des savans de la Chaldée. A l'âge de trente ans il quitta Ourmiah, sa ville natale, accompagné de quelques-uns de ses parens; il traversa l'Araxes à pied sec, et arriva précisément le dernier jour de l'année. Mais un songe qui s'offrit à sa vue l'engagea

à se retirer sur les montagnes d'Elbourz où il fut enlevé par Bahman.
« Lorsque Zoroastre ouvrit les yeux, il vit la gloire du ciel; les anges vinrent en grand nombre à sa rencontre: chacun lui demandait quelque chose et le montrait au doigt. Etant arrivé près de Dieu, il lui adressa sa prière, et le consulta ensuite sur différens sujets. »

« Zoroastre demanda à l'Etre-Suprême quel était dans le monde le meilleur de ses serviteurs. Dieu lui répondit : 1°. Celui qui est libéral à l'égard du juste, de tous les hommes, et dont les yeux ne sont pas tournés vers les richesses; 2°. celui dont le cœur fait du bien à tout ce qui est dans le monde. Je n'approuve pas, dit Ormouzd, que l'on chagrinece

qui est bon ; celui qui afflige mes serviteurs... sa place est pour toujours dans l'enfer. »

« Zoroastre consulta ensuite Ormouzd sur les Amschaspands, les six premiers esprits célestes, sur l'impur Ahriman qui ne pense que le mal, sur le bien et sur le mal. »

« Zoroastre pria Ormouzd de lui donner l'immortalité pour qu'il pût confirmer les hommes de tous les siècles dans la pratique de la loi ; mais Ormouzd lui répondit : Si je vous donnais l'immortalité, vous me demanderiez vous-même la mort. Ormouzd lui présenta en même temps quelque chose semblable à du miel ; Zoroastre le mangea, et vit comme en songe les cœurs et les pensées des hommes à découvert. Ormouzd lui montra tous

les événemens depuis le premier homme jusqu'à la résurrection, et ce qui devait arriver dans le dernier mille du monde. A la vue des maux et des crimes qui allaient désoler la terre, Zoroastre consentit alors à ne pas être immortel.» (Anquetil du Perron, Zend Avesta, tom. 2 pag. 23 et 24.)

Après avoir fait subir diverses épreuves à son prophète, Ormouzd lui enseigna le Zend Avesta.

Lorsqu'il sortait de la présence d'Ormouzd, le cœur satisfait, l'ange Bahman qui veille sur les animaux, vint au-devant de lui, et lui dit : Je vous livre les animaux et les troupeaux; que les Mobeds apprennent à en avoir soin. Il ne faut tuer ni les animaux jeunes, ni ceux qui sont encore utiles. Dites cela aux jeunes, dites-le aux vieux.

Alors le Brillant Ardibehescht s'avança, l'aborda, et lui dit : Parlez de ma part au roi Kouchtasp, et dites-lui : Je vous ai confié tous les feux ; ordonnez aux Mobeds, aux Destours, aux Herbeds d'en avoir soin, de ne les éteindre ni dans l'eau, ni dans la boue, d'avoir dans chaque ville un Atechgah (foyer), et de célébrer en l'honneur de ce feu les fêtes ordonnées par la loi ; car *l'éclat du ſeu vient de celui de Dieu* : qu'y a-t-il de plus beau dans le monde ? Il ne demande que du bois et des odeurs ; que le jeune et le vieux lui en donnent, et il les exaucera. Je vous le livre comme Ormouzd me l'a remis. Celui qui n'exécutera pas mes paroles ira en enfer.

Charivar recommanda à Zoroastre d'ordonner aux hommes d'avoir soin

de leurs épées; Espendarmad de préserver la terre du sang, des immondices et des morts ; Khordad de ne rien mêler d'impur dans les eaux, et Amerdad de ne point gâter les fruits de la terre.

Zoroastre reçut encore les instructions suivantes : « Recommandez aux Destours, lui dirent les esprits célestes, d'aller dans le monde entier et de porter les hommes à embrasser la loi que vous avez reçue d'Ormouzd. Etablissez dans chaque lieu un docteur qui enseigne la loi et la justice, qui récite l'avesta et prie le créateur du monde. Que tous les hommes se tournent du côté de la justice ; qu'ils ceignent le kosti, qui est la marque de la loi sainte ; qu'ils conservent pures les quatres choses précieuses dont le

corps de l'homme est composé : le vent, l'eau, le feu et la terre ; alors tout sera heureux et béni de l'Etre-Suprême. »

Telles sont les instructions que Zoroastre reçut d'Ormouzd et des esprits célestes ses ministres. Si nous les avons transcrites avec quelque détail, c'est qu'elles suffisent pour donner une idée des points fondamentaux de la religion de ce philosophe.

Zoroastre de retour sur la terre se dirigea vers Balkh, et se présenta à la cour de Koutchasp : il y fut d'abord assez bien accueilli par ce prince; mais la jalousie des courtisans leur fit ourdir contre lui une trame perfide, et le roi envoya Zoroastre en prison.

Le roi avait dans ses écuries un cheval noir qu'il aimait beaucoup. Il

arriva un jour que les quatre jambes de ce cheval disparurent ; tout le monde, comme on peut le penser, fut assez surpris de ce phénomène, et on fut forcé de recourir à Zoroastre pour y remédier. Le prophète les fit revenir par miracle ; ce prodige le mit en grand crédit à la cour, et le roi rendit à Zoroastre son affection.

Il y avait alors dans l'Hindoustan un savant brahmane profondément versé dans les pouranahs et les vedas, et qui avait été le précepteur d'un ministre du roi de Perse. Il se nommait Tchengreghatchah. Lorsqu'il apprit qu'un imposteur était venu pervertir son élève, il s'empressa d'écrire à la cour. Un hypocrite, dit-il, a séduit l'Iran, et les Iraniens ont été dupes de ce jeune homme. Ils ont adopté

le mensonge; mais ce qui me surprend le plus, c'est la conduite de Djamasp : il a pris mes leçons pendant plusieurs années; je ne lui ai rien caché de ce que je savais, et lui qui devait préserver les autres de la séduction est tombé lui-même dans le filet.

On lui répondit en ces termes : Nous avons reçu votre lettre polie et instructive; ce que vous avez appris de Zoroastre est vrai. Nous avons embrassé sa religion... si cela vous fait quelque peine, venez vous-même ici... Que Dieu vous ait en sa garde et remplisse tous vos souhaits.

Cette lettre remplit de joie le cœur du vieux Tchengreghatchah. Il se mit aussitôt à lire, étudier, et commenter les plus anciens manuscrits, à réfléchir à ce qu'il avait appris. Après

avoir passé deux ans à ce travail, il convoqua tous les docteurs de l'Hindoustan, et se rendit avec eux dans la capitale de l'Iran.

Le jour de la discussion convenu, Koutchasp monte sur son trône, brillant de pierreries et entouré de toute sa cour. Le peuple est rassemblé. Tchengreghatchah s'avance à la tête de ses brahmanes, et dit : Sage monarque, vous vous rappelez nos conventions: si cet homme peut faire un miracle ou répondre à mes questions, j'embrasse sa croyance; mais sinon il sera puni. Je serai juste, répondit Koutchasp : Zoroastre, parlez.

Zoroastre se lève et dit : Je vais faire encore un prodige devant le roi des rois ; que ceux qui m'ont déjà entendu prêtent l'oreille. Voici un nouveau

livre que j'ai reçu de Dieu, écoutez ce qu'il contient. Il y a dans l'Hindoustan un brahmane nommé Tchengregatchah; personne ne l'égale en sagesse, en connaissances et en vertus. Si Dieu ne m'eût pas choisi, ce brahmane eût été l'objet de sa prédilection. Le brahmane se garda bien, ainsi qu'on peut le croire, de démentir un dieu qui parlait si bien de lui, et s'empressa de déclarer qu'il était un des plus fermes croyans dans la vérité du Zend Avesta.

Mais un orage bien plus dangereux et plus difficile à calmer s'élevait du côté du Touran contre la religion de Zoroastre. Ardjasp, roi de ce pays, vit avec peine le roi de Perse abandonner la foi de ses ancêtres, et lui écrivit pour l'engager à y revenir.

Voyant que ses représentations étaient inutiles, il prit les armes. Ce parti ne lui réussit pas d'abord beaucoup mieux : il fut battu et forcé de rentrer dans son royaume. Néanmoins à la nouvelle de la révolte d'Isfender, fils de Koutchasp, il reprit de nouveau les armes, et fut plus heureux cette fois. Il vint jusqu'à la ville de Balkh, qu'il réduisit en cendres, éteignit les feux des mages dans le sang des prêtres, et égorgea Zoroastre lui-même. Koutchasp était occupé, pendant ce temps, à faire élever des atech gah dans une province de son royaume, et la ville ne dut sa défense qu'à la valeur du vieux Lohrasp, qui reprenant son ancienne vigueur à la vue de l'ennemi, lutta, mais inutilement, contre les efforts des Touraniens. L'é-

tendard royal fut pris, le Zend Avesta brûlé et la ville réduite en cendres. Koutchasp ayant vainement essayé de venger lui-même cet affront, fut obligé d'avoir recours à son fils Isfender. Il avait eu envers lui de grands torts; mais ce guerrier, n'écoutant que l'amour de la gloire, se met à la tête des Iraniens, repousse l'ennemi jusque dans sa capitale, où il entre en vainqueur et reprend l'étendard sacré de la monarchie. Quelques auteurs ajoutent qu'enflé par ces succès, il porta dans l'Inde, dans l'Arabie et dans l'Occident ses armes victorieuses; et un roman consacré à sa gloire fait un long récit de cette fabuleuse expédition. Le même ouvrage ajoute que Koutchasp ayant promis la couronne à son fils, refusa de la lui remettre

avant qu'il eût vaincu Roustem. Isfender fut tué dans cette expédition, et laissa un fils qui succéda à Koutchasp, lorsque celui-ci mourut après un règne de soixante années.

(464.) BEHMEN ARDECHIR.
(Diraz Dest. Longue Main.) (Artaxercès Macrokeir.)

Profitant de la mort du célèbre Roustem, Ardechir signala les commencemens de son règne par l'invasion du Séistân, dont il parvint à s'emparer. Le vieux Zal, qui vivait encore, fut enfermé, dit-on, par ses ordres, dans une cage de fer.

Grâce à l'intercession d'une de ses femmes qui était juive, cette nation put avoir un roi de son choix, et le fils de Bakht oul Nazzer, le Belhazzar

de l'Écriture, fut privé du gouvernement de Babylone.

Des révoltes partielles avaient déja éclaté, lorsque, pour mettre le comble au mécontentement de ses peuples, Ardechir eut l'audace d'épouser Homaï, sa propre fille. De cette union incestueuse naquit un enfant qui fut confié à une nourrice avec ordre de le tuer. Cette femme l'ayant mis dans une corbeille et abandonné au cours de l'Euphrate, il fut recueilli et élevé par les soins d'un meunier.

(440.) HOMAI. (REINE.)

A la mort de son père et de son époux, Homaï avait pris le sceptre, et avait racheté par quelques grandes qualités l'infamie de sa conduite antérieure. Ce fut elle qui, suivant quel-

ques auteurs, construisit le fameux palais de Tchehel Minar, à Persépolis. (*Voyez la gravure page* 100.) Elle régnait depuis trente-deux ans, lorsque les exploits de son fils Darab qui, sous les ordres du célèbre Rouchtevad, était parvenu au premier rang dans les armées, l'engagèrent à le reconnaître, à céder la couronne.

(424.) DARAB Ier. (DARIUS NOTUS.) (le Bâtard.)

A son avénement au trône, Darab s'empressa de payer la dette de la reconnaissance envers le ciel qui l'avait si miraculeusement conservé, et envers l'homme qui avait été l'instrument de la destinée. Il s'appliqua ensuite à repousser les ennemis extérieurs; et au nombre des guerres les

plus remarquables de son règne, celle qu'il entreprit contre Philippe, roi de Macédoine, n'est pas la moins intéressante. Si nous en croyons les historiens persans, Darab força ce prince à lui donner sa fille en mariage, et à lui payer un tribut de mille œufs d'or pur. Mais cette fable pourrait bien avoir été imaginée par les chroniqueurs du pays dans le but de donner à Alexandre-le-Grand un origine persane. Darab fonda la ville de Darabdjird, située à cinquante lieues de Chiraz.

(337.) DARAB II. (Darius Codomanus.)

Ce prince joignait à un extérieur repoussant un grand nombre de vices. Aussi, à peine Iskender Roumi

(Alexandre-le-Grand), son frère, et fils de Darius premier, refusant le tribut imposé à Philippe, eut-il mis le pied en Perse, qu'un grand nombre de seigneurs vinrent se joindre à son armée. Les historiens les plus dignes de foi conviennent cependant qu'Alexandre était fils de Philippe. Lorsque Darab, ajoutent-ils, envoya demander les œufs d'or : L'oiseau qui les pondait s'est envolé, répondit Alexandre. Darab, pour se moquer du héros grec, lui envoya une balle et une raquette, le considérant comme un petit garçon. Allez dire à votre roi, répondit celui-ci aux ambassadeurs, que le présent qu'il m'offre est l'emblême de ma puissance, car je le ferai sauter comme cette balle. Quant à ce sac de graine, qui, dites-vous, est l'emblême de

l'immensité de votre armée, vous verrez qu'il est encore possible d'en venir à bout. Aussitôt il fit apporter une poule qui avala le grain qu'il avait répandu. Allez annoncer à votre maître, ajouta-t-il ensuite, que ce melon amer que je lui envoie doit assez lui faire connaître son sort.

Alexandre s'empressa aussitôt de réduire les villes grecques qui résistaient à son pouvoir, et peu de temps après il marcha sur la Perse.

Alexandre s'avança rapidement vers Darius, qui voulut en vain lui opposer quelque résistance; il fut surpris et assassiné par deux de ses propres soldats, qui vinrent ensuite demander au héros grec la récompense de leur trahison. Aussitôt que ce prince connut leur crime, il les fit arrêter, et courut

auprès du roi de Perse expirant, auquel il témoigna toute sa douleur de ce qu'il périssait ainsi victime d'une trahison. Après sa mort il lui fit célébrer de magnifiques funérailles, et ordonna le supplice de ses deux assassins.

Alexandre, devenu maître de la Perse, tourna ses armes contre Porus qu'il défit, et contre l'empereur de la Chine, avec lequel il fit un traité d'alliance. Cet empereur avait des forces considérables; mais les astres lui avaient appris qu'il devait céder au guerrier macédonien.

Après ces glorieuses conquêtes, Alexandre revenait en Grèce, lorsqu'il fut pris d'un saignement de nez abondant; un de ses généraux le fit asseoir sur ses armes, et éleva son bouclier

d'or au-dessus de sa tête pour le préserver des rayons du soleil. Alexandre se rappelant qu'un astrologue lui avait prédit qu'au moment de sa mort il serait placé sur un point où le sol serait de fer et la terre serait d'or, comprit que sa dernière heure était venue. Il écrivit alors à sa mère pour la préparer à sa mort qu'il voyait arriver; et voici quel fut le stratagême dont il usa pour la consoler de sa perte.

Il légua des sommes considérables aux hommes qui se trouveraient parfaitement heureux: ce fut en vain que la veuve de Philippe fit chercher partout des hommes dignes des bienfaits d'Alexandre; on ne put trouver un seul individu content de son sort.

Suivant les historiens persans,

Alexandre mourut à Babylone, âgé de 36 ans. Les mêmes historiens racontent une multitude d'anecdotes relatives à ce conquérant, qui offriraient peut-être quelque intérêt. Si j'étais vous, lui disait un de ses courtisans, je ferais périr ce chef ennemi. C'est précisément parce que je ne suis pas vous, répondit Alexandre, que je ne le ferai pas périr.

On lui demandait un jour comment il avait pu si jeune et en si peu de temps soumettre à sa domination d'aussi vastes contrées. J'ai si bien traité mes ennemis, répondit-il, que je les ai forcés à devenir mes amis, et j'ai si bien traité mes amis, que je les ai empêchés de devenir mes ennemis.

DYNASTIE DES ARSACIDES (1).

Après la mort d'Alexandre, la Perse, suivant les historiens des Grecs, échut en partage à Seleucus, l'un de ses généraux. Ce monarque fonda la dynastie des Seleucides. Il eut pour successeur Antonius Soter, qui laissa le trône à Antiochus Théos. Sous le règne de ce prince, un chef tributaire, nommé Arsaces se révolta et établit la dynastie des Arsacides. Les historiens

(1) Tout ce qui concerne la dynastie des Arsacides est tellement obscur, incomplet et contradictoire, que nous sommes forcés de nous en tenir aux faits les plus certains que M. Langlès a notés dans son excellente Notice chronologique sur la Perse.

orientaux, qui du reste sont très-obscurs et très-brefs dans cette partie de leur histoire, sur laquelle leur orgueil national ne leur permet guère de s'arrêter, donnent à ce chef le nom d'Atchak.

(256.) ATCHAK

Était possesseur de l'étendard sacré, que son oncle avait sauvé lors de la défaite de Darius. Il rassembla autour de ce signe respecté plusieurs chefs de tribus voisines, et parvint, aidé par eux, à renverser Agatocles, vice-roi d'Antiochus Théos. Ce fut de son temps que les Israélites tuèrent Zacharie.

(254 ou 48.) TYRIDATES

Prit le nom d'Arsaces en succédant à son frère; il est nommé Behram par les Orientaux. Son règne fut de vingt-six ans, mais de six seulement suivant le Djihan Ara, qui le dit fils d'Atchak. En 252 il est battu par Seleucus, et s'enfuit chez les Scythes; l'année suivante, il rentre dans ses états et s'empare de la Médie; il meurt en 217 suivant Vaillant, et en 209 suivant M. Visconti.

(217 ou 209.) ARTABAN

Succède à son père, fait une invasion en Médie en 217, conclut la paix avec Antiochus en 212, et meurt la vingtième année de son règne.

(196.) PHRAPATIUS-LE-GRAND

Monte sur le trône l'an 196, ou 196 avant J.-C. Ce Phrapatius serait-il le Palach, fils de Behram, à qui le Djihan Ara donne un règne d'onze ans? Vaillant lui en accorde quinze, et fixe sa mort en 182.

(182.) PHRADATES Ier,

Fils du précédent, se signala contre les Mardes qu'il dompta en 175. M. Visconti pense que Phradates régnait vers l'an 170.

(174 ou 170.) MITHRIDATES Ier,

Son frère, lui succéda, s'empara de la Médie, de l'Hyrcanie et du pays des Elyméens; du côté de l'Inde, il conquit tout le pays situé entre

l'Euphrate et l'Indus, et depuis le Caucase jusqu'au golfe Persique. Il mourut dans une vieillesse avancée après un règne de trente-sept ans.

(136.) PHRADATES II,

Fils du précédent, hérita de la gloire et des qualités de son père. Après quelques brillantes expéditions en Syrie, il marcha contre les Scythes, et fut tué les armes à la main.

(126 ou 125.) ARTABAN II,

Oncle du précédent, périt aussi en combattant ces barbares après un règne de trois ans.

(124.) MITHRIDATES II

Fut plus heureux dans ses guerres, vengea ses prédécesseurs, et aug-

menta son royaume par plusieurs conquêtes.

(87.) MNASKIRÈS,

Fils de Phradates, monta sur le trône que lui avait laissé son oncle, malgré l'opposition de plusieurs autres prétendans. Quelques historiens refusent d'admettre ce prince au nombre des rois de Perse.

(77.) SINATOROCKES,

Un des compétiteurs de Mnaskirès, était très-âgé lorsqu'il monta sur le trône, et chercha vainement à guérir les plaies que la guerre civile avait faites à son royaume.

(69.) PHRADATES III

S'empressa à son avénement de faire alliance avec les Romains, et

au bout d'un règne de neuf années, il mourut empoisonné par ses enfans.

(60.) MITHRIDATES III

Justifia par sa conduite les soupçons que la mort subite de son père avait fait concevoir. Ses cruautés furent telles, que ses sujets, guidés par son frère qu'il avait exilé, se révoltèrent. Il fut vaincu et tué par ses ordres, 54 ans avant J.-C.

(54.) ORODES.

La défaite de Crassus est l'événement le plus important du règne d'Orodes. Mais il fut dans la suite moins heureux contre Venditius, général romain, qui voulut venger la mort de César, dont le roi de Perse avait été complice.

(37.) PHRADATES IV

Soutient la guerre contre Antoine, profite des troubles excités pendant le triumvirat pour s'emparer de l'Arménie et de la Médie. Détrôné, il recouvre sa couronne à l'aide des Scythes, et meurt assassiné par un de ses fils.

(1 de J.-C.) ORODES II.

On ignore la durée de ce règne.

(4.) VONONES

Voulut se montrer reconnaissant envers les Romains auxquels il devait sa couronne, en faisant adopter leurs mœurs aux peuples sur lesquels il était appelé à régner; mais ceux-ci, loin de se conformer à ses désirs, le dé-

trônèrent. Il mourut assassiné l'an 19 ou l'an 20 de J.-C.

(19 ou 18.) ARTABAN III

Régna pendant vingt-neuf ans ; il eut à soutenir contre Germanicus une guerre qu'il avait excitée en plaçant un roi de son choix sur le trône de l'Arménie.

(41.) GOTARZES et BARDANES.

Gotarzes ne règne que quelques mois, et remet la couronne à son frère; mais il la reprend de nouveau à la mort de celui-ci.

(50.) VONONES II

Ne régna que quelques mois, et laissa la couronne à son fils.

(50.) VOLOGÈSES

S'empare de l'Arménie, et envoie des ambassadeurs aux Romains sous les règnes de Néron et de Vespasien. On ignore l'époque de sa mort.

(83 ou 90.) POCORUS,

Son fils, lui succède; il est chassé par les Parthes, et cède le trône à

(107 ou 117.) KHOSROU, son frère.

Ce roi ayant excité la colère de Trajan par ses prétentions sur l'Arménie, fut détrôné par l'empereur romain, et ne remonta sur le trône que sous le règne d'Adrien.

(122.) VOLOGÈSES II,

Prince pacifique, souffrit patiemment les empiétemens romains, et ne

se débarrassa même des Scythes, qui envahissaient son royaume, qu'en leur payant un tribut considérable.

(149.) VOLOGÈSES III,

Son fils, plus belliqueux, voulut reconquérir l'Arménie. Ses premiers combats furent assez heureux ; mais bientôt l'empereur Verus et surtout Cassius transportèrent le théâtre de la guerre dans le sein même de son empire.

(190.) VOLOGÈSES IV

Exerça d'abord quelque influence sur les affaires de l'empire romain, en fournissant des secours à Niger révolté contre Sevère. L'empereur lui fit payer cher son imprudence, en s'emparant de son harem et de ses

trésors. Cependant Vologèses parvint à reconquérir une partie de son empire.

(209.) ARTABAN

Lui succéda, et tomba bientôt dans les embûches du perfide empereur Caracalla; mais sa présence d'esprit et son courage sauvèrent son royaume. Cependant une grande partie des guerriers persans périt dans cette affaire. Peu de temps après, une révolte s'éleva dans le peuple; Artaban fut dépossédé, et le sceptre de Perse fut remis dans les mains d'Ardechir, fondateur de la dynastie des Sassanides.

La dynastie des Arsacides avait occupé le trône pendant 470 ans selon M. Visconti.

DYNASTIE DES SASSANIDES.

(223.) ARDECHIR BABEGAN.
(Artaxercès.)

Ardechir Babegan était petit-fils d'Isfender et fils de Babek, qui occupait la place de surintendant des pyrées de Perse. L'amitié du gouverneur de la province du Fars lui valut à lui-même le commandement d'une ville. Son ambition fut tellement exaltée par ce premier succès, qu'il ne balança pas à entrer avec une armée dans l'Irac et l'Aderbaïdjan. Son père, de son côté, assassina le gouverneur du Farsistan; mais en même temps il plaça son fils aîné Chahpour sur le trône, et ne survécut que peu de

temps à cet événement. Les deux frères se livrèrent une bataille, dont l'issue fut favorable à Ardechir. Il ne fut pas moins heureux dans un combat qu'il soutint contre Ardevan, prince de l'Iraç, et de ce moment il se trouva paisible possesseur du trône de Perse.

Après avoir soumis à sa domination une partie du Touran et quelques états voisins, il remit de son vivant la couronne à son fils Chahpour, dans la ville de Madaïn.

Ce prince, homme de lettres d'une vaste érudition, ne dédaigna pas de composer plusieurs ouvrages, parmi lesquels on cite un Kar Nameh, ou Livre des actions, et un autre livre de morale, dans lequel on remarque les maximes suivantes :

Point de royauté sans armée, point d'armée sans argent, point d'argent sans population, point de population sans justice.

Il avait établi, dit Mirkhond, une police tellement active qu'il pouvait dire à chacun des seigneurs qui se présentaient devant lui, ce que ce seigneur avait fait la veille. Ardechir mourut vers l'an 240 après un règne de quatorze années.

CHAHPOUR. (Sapor.)

Les astrologues avaient prédit à Ardechir, qu'il aurait pour successeur un prince de la dynastie des Arsacides; et pour éviter les effets de cette prédiction, il avait fait mettre à mort tous les descendans de cette famille. Un jour, il vit chez une de ses femmes

une jeune fille très-belle, en devint amoureux et partagea sa couche; cette femme lui avoua qu'elle faisait partie de la dynastie proscrite. Ardechir ordonna sa mort; mais le Vézyr Ferroukh, auquel l'exécution de cet ordre fut confiée, se contenta de la cacher dans un souterrain (1), où elle accoucha d'un prince. Lorsque Ardechir devenu vieux regrettait de mourir sans postérité, son fidèle Vézyr lui présenta son fils Chapour, auquel le roi céda sa couronne, comme nous l'avons dit plus haut.

Après avoir réglé avec beaucoup de sagesse l'administration de la justice

(1) Nous suivons ici la version de Mirkhond; d'autres historiens orientaux prétendent que cette femme avait voulu empoisonner le roi.

dans son royaume, Chapour, pour essayer ses armes, fit la guerre contre un chef arabe, qui succomba par la trahison de sa fille, nommée Nazirat. Cette malheureuse, égarée par l'ambition, livra son père au monarque persan; mais le prince indigné de sa perfidie, loin de partager le trône avec elle, comme il le lui avait promis, la fit attacher par les cheveux aux pieds d'un cheval indompté.

Ayant terminé la conquête de ce pays, Chapour porta ses armes sur le territoire des Romains. Des victoires signalèrent ses premiers pas; mais bientôt des revers aussi éclatans, et que les historiens orientaux passent sous silence, vinrent obscurcir sa gloire.

Ce fut à cette époque que parut

Manès, adroit imposteur et peintre habile, dont la doctrine offrait un singulier mélange des préceptes de la religion de Zoroastre et des traditions chrétiennes. L'existence de deux principes éternels de bien et de mal, la métempsycose, l'abstinence des viandes, la prohibition du meurtre de tout animal, tels étaient les dogmes principaux de la religion de ce faux prophète.

Chapour fut un instant séduit par cette doctrine, et son exemple fut suivi par quelques-uns de de ses sujets. Il reconnut bientôt la faute qu'il avait commise, et exila Manès ; mais il était trop tard : les germes avaient pris racine et devaient bientôt porter des fruits amers.

Il mourut assassiné par les grands de son empire, vers l'an 269.

(302 ou 303.) HORMOUZ (Hormisdas),

Plus remarquable par les grâces de sa figure que par l'éclat de ses actions, était fils d'une princesse, dont le père avait été mis à mort, parce que les astrologues avaient prédit qu'un de ses descendans devait monter sur le trône. Pour fuir la persécution, elle s'était cachée sous les habits d'une bergère. Chapour l'ayant rencontrée dans une partie de chasse, en devint amoureux, l'épousa, et de cette union naquit Hormouz.

Ce prince, pendant l'année que dura son règne, fonda la ville qui porte son nom, et où l'on voit encore un oranger que l'on dit avoir été planté par lui. Il accorda quelques

faveurs à Manès, que son père avait exilé. Ce monarque, auquel les historiens accordent des sentimens élevés, répondit un jour à un de ses courtisans qui lui proposait une spéculation dont les résultats pouvaient être très-avantageux : Eh! si je me fais marchand, qui sera donc empereur à ma place?

(276 ou 279.) BEHRAM Ier.

Behram, premier fils d'Hormouz, succéda à ce prince. Son caractère était très-doux, disent les Orientaux, ce qui ne l'empêcha pas de faire écorcher vif le fondateur de la secte des manichéens, proscrit par son aïeul et protégé par son père. Il avait eu soin, avant d'en venir à cette extrémité, de convoquer un conseil de ses mages,

qui avaient confondu cet imposteur. Pendant un règne de trois années, Behram fournit à Zénobie quelques secours contre les Romains. Il mourut, en désignant pour le trône un de ses fils, auquel il portait une affection particulière; ses sujets lui décernèrent le titre de Chahindèh (bienfaisant). On conserve de lui cette maxime : point de bonheur sans tranquillité d'âme, point de plaisir sans santé.

BEHRAM II

Ne justifia pas la prédilection que son père lui avait accordée. Sa tyrannie força le chef des mages à conseiller aux grands du royaume de quitter la cour, ce qu'ils firent tous. Cette leçon le rappela à la douceur de ses ancêtres, mais ne lui donna pas leur

courage; car sous son règne l'empereur romain Carus conquit la Mésopotamie, et porta ses armes au-delà du Tigre : il était surnommé Segan Chah, c'est-à-dire roi de Seïstan, dont il avait été gouverneur pendant la vie de son père. Après un règne de dix-sept ans, il laissa un fils,

BEHRAM III,

Qui ne régna que quatre mois, et fut remplacé par son frère.

(293.) NARSY. (Narses.)

Ce prince ayant voulu rendre à la Perse ses anciennes limites, fut obligé d'acheter des Romains une paix que lui seul avait rompue. La perte de cinq de ses provinces lui causa un tel chagrin, qu'il mourut après un règne

de cinq années. Il fut surnommé Nakhdjirkhan (le chasseur).

HORMOUZ II

S'illustra par sa magnificence. Il avait épousé une fille du roi de Caboul, qui refusa constamment, dit l'historien persan, de lui laisser cueillir une rose dans le jardin de sa beauté. Le roi, irrité de son obstination, la fit mettre à mort : mais se repentant bientôt d'une condamnation qu'il avait ordonnée avec trop de légèreté, il fit périr le fils d'un de ses vézyrs, qui avait été la cause involontaire de la mort de la reine; et pour réparer ce dernier tort, il combla d'honneurs le père de ce malheureux enfant. Le règne de Hormouz fut de sept ans

cinq mois. Il fut appelé Kouhideh (roi des montagnes).

(310.) CHAPOUR II.

Ce prince n'était point encore né au moment de la mort de son père. La faiblesse du jeune roi avait enhardi les peuplades voisines de la Perse, qui la désolaient par leurs incursions. Lorsque son âge lui permit de prendre les armes, il se porta d'abord vers les tribus de Temim, d'Abdoulkais et de Bekr ben Waïl, qui se trouvaient à Hadjar. Il ordonna à ses soldats de percer les épaules de ses prisonniers et de les enfiler tous avec des cordes. Cette idée cruelle lui fit donner le surnom de Dzoul-Actaf (le maître des épaules).

Ses armes ne furent pas moins

heureuses contre les Romains. Ce peuple, sous les ordres de Julien, était venu attaquer la Perse et prétendait aller jusqu'aux Indes. Chapour le défit complétement, tua l'empereur, força Jovien son successeur à signer une paix honteuse, et mourut après un règne aussi long que glorieux, à l'âge de 70 ans.

(380.) ARDECHIR, le bienfaisant (NIKOUKIAR),

Après un règne de quatre années, pendant lequel il envoya des ambassadeurs à Théodose, remit la couronne qu'il tenait de son frère, à son neveu Chapour.

(383.) CHAPOUR III.

Ce prince, juste et de mœurs très-simples, mourut après un rè-

gne de cinq années, écrasé par le mât qui soutenait sa tente. Quelques historiens (Ebn Athir et Mohammed Tabari) assurent que cette chute était le résultat d'une conspiration. On rapporte de ce prince cette sentence : Rien n'est plus doux que la bienfaisance, si ce n'est la reconnaissance.

(389.) BEHRAM III

Périt dans une émeute, après un règne paisible de onze années. Le surnom de Kerman Chah lui fut donné, parce qu'avant de succéder à son frère, il avait été gouverneur du Kerman.

(400.) YEZDEDJERD Ier.

Ce prince, vertueux avant de monter sur le trône, devint tout à coup

un roi féroce ; et c'est ainsi que doit s'expliquer la contradiction des historiens orientaux et occidentaux. Arcadius l'avait donné pour tuteur à son fils, Théodose II, et le roi de Perse remplit religieusement ses devoirs envers son pupille.

La peinture que les chroniques persanes nous ont transmise de son caractère pourrait tenir peut-être aux vexations qu'il fit éprouver aux mages et à la protection qu'il accorda aux chrétiens : aussi fut-il nommé Ferdidkiar (le pécheur). Il fit élever son fils par un chef arabe, nommé Norman.

On raconte que ce prince ayant fait venir un architecte grec, lui ordonna de construire deux châteaux. Cet ordre fut si habilement exécuté,

que ces édifices, en décomposant les rayons de lumière, paraissaient bleus au lever du soleil, blancs à midi, et jaunes à son coucher.

Yezdedjerd mourut des suites d'un coup de pied de cheval, après un règne de vingt-deux ans et cinq mois.

(420.) BEHRAM GOUR.

A la nouvelle de la mort de son père, il marcha à la tête d'une armée d'Arabes pour reconquérir la couronne que les Perses avaient placée sur la tête de Khosrou, descendant d'Ardechir. Sa valeur le rendit bientôt maître du sceptre qu'il était digne de porter. Sous son règne, la Perse était dans l'abondance et dans la joie; son peuple et lui-même se livraient aux plaisirs, lorsque l'on apprit que

les Tatars venaient de faire une irruption dans les provinces septentrionales. Aussitôt Behram part à la tête de quelques cavaliers d'élite, pénètre de nuit dans le camp des Tatars, qui ne s'attendaient pas à une attaque aussi subite, les met en déroute, et tue leur chef de sa propre main.

Peu de temps après, une guerre s'éleva entre ce monarque et les Romains. Au retour de cette expédition, Behram ayant assuré la paix de son empire, voulut visiter l'Hindoustan. Les annales persanes lui attribuent une foule d'actions héroïques pendant son séjour dans ce pays. Il épousa la fille du monarque qui régnait alors, et revint après deux années d'absence.

De retour en Perse, étant un jour à la chasse, il tomba dans un puits

si profond, qu'il fut impossible de retrouver son corps.

(440.) YEZDEDJERD II, Sipahidost (l'ami des soldats.) (VARANES IV.)

Ce prince juste et bon s'empressa, à son avénement au trône, de rappeler au timon des affaires le vieux ministre qui avait gouverné l'empire pendant le voyage de son père. Il soutint quelques guerres dont il sortit vainqueur. Son règne dura 18 ans.

(457.) HORMOUZ III, (FIROUZANEH.) (le prudent.)

Hormouz avait été préféré à son frère aîné. Son père l'avait désigné pour le trône, croyant voir en lui plus de douceur et de bonté. Son règne ne dura qu'une année. Quelques

historiens disent qu'il fut détrôné par son frère.

(457.) FIROUZ, Merdaneh (le héros).
(PÉROSE.)

Le commencement du règne de ce prince fut signalé par une affreuse calamité. Pendant sept ans entiers il ne tomba pas une seule goutte de pluie, et la sécheresse fut telle, dit Tabari, cité par Mirkhond, que le Djihoun (*l'Oxus*) lui-même fut tari.

Les Hayathelites, auxquels ce roi de Perse voulut imposer des lois, le firent tomber dans des embûches, d'où il ne put sortir qu'en signant un traité de paix.

Honteux de ce premier revers, il voulut de nouveau porter la guerre chez ces peuples, malgré les conseils

des mages et des ministres, et il fut puni de son manque de foi. Les Hayathelites le firent périr dans cette expédition avec une grande partie des siens.

(488.) PÉLACHBELASCES, (KIRAN MAICH) homme de mérite,

S'efforça en vain de s'opposer aux progrès des Hayathelites, qui voulaient se venger de l'injuste agression de Firouz. Il mourut de chagrin en voyant leurs succès.

On attribue à ce prince la fondation de la ville de Madaïn.

(491.) COBAD, l'homme de bon conseil. (CAVADÈS NIKRAI.)

Cobad régnait depuis dix années, lorsqu'un homme, nommé Mazdac,

vint de Persépolis, s'annonçant comme prophète, et prêchant une religion dont les principaux dogmes étaient l'inceste, la communauté de biens et de femmes, l'égalité des conditions, et l'abstinence de la chair des animaux. Un faux miracle de cet imposteur convertit le roi à sa nouvelle doctrine. Les grands du royaume, mécontens de cette apostasie, déposèrent leur prince, et le mirent en prison. Mais il parvint à fuir, à l'aide de sa sœur, qui était en même temps sa concubine, et il se rendit chez les Hayathelites, qui lui fournirent trente mille hommes. Avec ce secours il put recouvrer le trône.

Vers la fin de son règne il porta ses armes chez les Romains, et les battit complétement. Il laissa trois fils; mais

il avait toujours porté une affection particulière à Khosrou, qui lui succéda.

(531.) KHOSROU-NOUCHIRWAN.

Ce prince, connu en Europe sous le nom de Cosroës, n'est pas moins célèbre chez les Persans que parmi nous. Son père, avant de mourir, lui adressa ces paroles touchantes : Je vois en toi, mon fils, une heureuse réunion de toutes les qualités; mais je reconnais avec peine que tu juges trop sévèrement les hommes. Je n'exige pas le sacrifice de tes opinions à celle des autres; mais je voudrais te voir une meilleure opinion du caractère de tes semblables. La méfiance injuste paralyse souvent les plus belles entreprises.

A l'ouverture du testament de Cobad, le chef des mages proclama Nourchirwan roi de Perse. Je ne puis accepter, répondit ce prince, l'honneur qui m'est déféré. Tous les emplois sont occupés par des hommes indignes et méprisables. Il faudrait faire beaucoup de mal à plusieurs familles, et cela n'entre ni dans mes goûts, ni dans mon caractère.

Sur les instances réitérées des nobles, Nourchirwan consentit enfin à recevoir la couronne.

Sous un prince aussi juste, les sectaires de Mazdac, et les doctrines subversives de tout ordre social ne pouvaient pas être long-temps tolérées. Aussi, dès que Nourchirwan se sentit affermi sur le trône, il s'empressa d'exterminer tous les Zendics

et Mazdac lui-même. Il montra ensuite, dans quelques démêlés avec les Tartares, qu'il n'était pas moins bon guerrier que bon administrateur.

Après avoir réglé, dans toutes les provinces de son empire, les parties du gouvernement qui exigeaient de promptes réformes, il alla porter la guerre chez les Romains, et obtint contre eux de si brillans succès, qu'il força l'empereur Julien à lui payer un tribut de mille pièces d'or.

La révolte d'un de ses fils vint troubler la tranquillité de son royaume. Ce jeune prince, né d'une femme chrétienne, avait embrassé la religion de sa mère, et levé contre son père et son souverain l'étendard de la rebellion.

Aussitôt Nourchirwan écrit à un de

ses gouverneurs la lettre suivante, que Mirkhond nous a conservée : « Mon fils Nouchizad s'est révolté « contre moi. Il a mis en liberté les « prisonniers, et dissipé des fonds « que je me proposais d'employer « contre l'ennemi.

« Si néanmoins Nouchizad veut « renvoyer dans les prisons ceux qu'il « en a tirés, mettre à mort quelques « seigneurs qui ont embrassé son « parti, et laisser le reste de la tourbe « de ses partisans se disperser, je con- « sens à lui pardonner. Sinon, Ram- « Bourzim doit incontinent lui dé- « clarer la guerre.

« Mais si mon fils est fait prison- « nier, que l'on prenne garde de faire « tomber un seul cheveu de sa tête ; « qu'on le renferme dans le palais où

« il était auparavant, et qu'on lui
« fournisse tout ce dont il aura be-
« soin. »

Nouchizad mourut en héros dans le combat. Il demanda qu'on remît son corps à sa mère, pour qu'il pût obtenir une sépulture chrétienne.

Abou Hanifeh prétend que Nouchizad fut fait prisonnier dans l'action.

Nous ne finirions pas si nous rapportions tous les traits de bonté, de justice et de libéralité dont les écrivains orientaux font honneur à Nouchirwan. . . . . .

Un jour, dit Mirkhond, il commanda à l'un de ses grands officiers de passer la revue de tous les gens de guerre. Celui-ci fit proclamer que tous les hommes d'armes devaient se trouver à une heure indiquée sur une place

publique. Le premier et le second jour Nourchirwan ne s'y trouva pas. L'officier ne dressa point la liste des gens de guerre. Le troisième jour il fit proclamer de nouveau que tous les gens de guerre eussent à se trouver au lieu d'assemblée, sans que personne s'en dispensât. Le roi y vint; mais il avait oublié une partie de son armure, et l'inspecteur n'enregistra son nom qu'après qu'il eut réparé cet oubli. La revue terminée, il s'empressa d'aller rendre hommage à son souverain. Excusez-moi, mon prince, lui dit-il, si ma conduite à pu vous paraître inconvenante et malhonnête; mais je devais cet exemple pour maintenir dans l'armée l'ordre et la discipline. Tout homme, repartit Nourchirwan, qui use envers moi d'une

juste sévérité, n'aura jamais rien à craindre.

Nourchirwan avait voulu assurer le bonheur de ses sujets en diminuant les impôts, et en réorganisant l'administration de son royaume. Mais ce qui nous prouve que sa vigilance ne pouvait s'étendre aux gouverneurs de ses provinces, où des vexations particulières avaient encore lieu, c'est la réponse que lui fit son grand-prêtre consulté sur l'invasion des Chacals, qui inondaient les provinces septentrionales de la Perse. « Les animaux qui mangent les cadavres, répondit-il au monarque, accourent toujours dans les lieux où ils trouvent des victimes de la tyrannie. » Cette réponse, toute hardie qu'elle était, ne déplut point au monarque, et elle ne

nous semble pas, comme à quelques historiens, une preuve de son despotisme.

Nourchirwan avait entrepris plusieurs guerres, et il les avait terminées toutes avec succès. Dans les incursions qu'il fit sur les terres de l'empire romain, il eut à combattre le fameux Bélisaire, et il le contraignit toujours à la retraite. Il n'obtint pas moins d'avantages contre les Hayathélites et les princes arabes ses voisins. Il parvint enfin à donner pour limites à son royaume, au nord la mer Caspienne, à l'est l'Indus, au midi d'Egypte et la mer d'Arabie, à l'ouest l'Euphrate et l'empire romain.

Mais Nourchirwan mourut de chagrin, parce qu'il avait été battu par Justinien, général de Tibère. Ce

prince avait toujours protégé les lettres. Ce fut sous son règne que l'on traduisit en Perse l'Hitopadesa, recueil de fables attribué à Bid-Paï, sage philosophe hindou.

(579.) HORMOUZ IV. (HORMISDAS III.)

Comme Hormouz était issu des rois de Tartarie du côté de sa mère, l'illustration de sa naissance le fit préférer aux princes ses frères et ses aînés. Ce choix ne fut pas heureux; car délivré de la tutelle du sage gouverneur que lui avait donné son père, ce prince s'abandonna sans réserve à toute la violence de ses passions. Il fit périr les hommes les plus distingués par leur rang ou par leurs richesses, et il combla de ses

faveurs des gens vils et méprisables. Une pareille conduite excita bientôt la révolte de ses provinces et les invasions de l'étranger. Un de ses généraux parvint à repousser les Tatars, qui avaient déjà envahi les provinces septentrionales; mais pour prix de ses services, Hormouz lui envoya une quenouille et des habits de femme. Cette ingratitude révolta l'armée; Hormouz fut détrôné, jeté en prison, et enfin assommé par les ordres de son fils

(590.) KHOSROU PEREWIZ.

Ce prince, en montant sur le trône par un parricide, fit périr ses deux oncles auxquels il devait sa couronne. Cependant il montra quelque reconnaissance envers les Romains, qui lui

avaient prêté des secours pour combattre Behram, qui était en possession du trône, et qui le lui disputa quelque temps. Lorsque sa puissance fut affermie, Khosrou, profitant de l'animosité que les mages et les juifs avaient fait naître en Perse contre la religion du Christ, dirigea ses troupes sur Jérusalem. Cette ville fut prise d'assaut. La croix sainte qui avait été enterrée, les trésors considérables trouvés au Saint-Sépulcre, qui lui-même fut réduit en cendres, une foule de captifs, au nombre desquels se trouvait le patriarche Zacharie, tout fut transporté en Perse, et 90,000 chrétiens furent égorgés dans cette malheureuse expédition.

Pendant que ses armées dévastaient ainsi la Judée, Khosrou, livré à tou-

tes les voluptés, s'enivrait au milieu d'un faste dont les annales de l'Orient offrent peu d'exemples. Il avait dans sa cour, disent les historiens orientaux, douze mille jeunes beautés, aussi suaves que l'ambre, aussi agréables que l'astre des nuits. Son trône avait été fait par 3,000 ouvriers, qui pendant deux ans avaient travaillé à le construire; on y avait employé 140,000 clous d'argent, et on l'avait revêtu d'or et de pierres précieuses. Les écuries du roi contenaient 50,000 chevaux et 12,000 éléphans. Quand il sortait, deux cents esclaves brûlaient devant lui des parfums, et mille porteurs d'eau arrosaient son chemin. Tout ce faste ne préserva pas sa tête du coup qui la menaçait. Le 16 septembre 628, il tomba sous le poignard

sacrilége de son fils. Les historiens musulmans ne manquent pas de dire que cette mort était la suite de l'audace de Khosrou, qui ayant reçu une lettre du prophète, avait osé la jeter dans le Kara-sou (la rivière noire). Suivant Mirkhond, ce prince fut seulement déposé par les grands de l'empire. Pendant son règne, les Romains, sous la conduite d'Héraclius, avaient fait en Perse une invasion, dans laquelle ils s'étaient avancés jusqu'à Ispahan.

(628.) COBAD, surnommé Chironeh. (SIROES.)

Maître de l'empire par un parricide, Cobad ne rougit point d'avouer sa passion à la belle Chyrin, celle de toutes les esclaves que son père avait

le plus aimée. Cette femme lui promit de se rendre à ses désirs, si il voulait la conduire près du tombeau du roi ; et là, près des cendres de son époux, elle se poignarda aux yeux de ce fils dénaturé. Cependant la famine, la guerre civile et les fléaux de toute nature ne tardèrent pas à accabler la Perse. Une profonde mélancolie, causée par ses malheurs et surtout par le souvenir de ses crimes, s'empara bientôt de l'âme de Cobad, et le conduisit au tombeau.

(629.) ARDECHIR KUTCHUK (le petit)

Régna peu de temps. Il n'était âgé que de sept ans, lorsqu'un général le plaça sur le trône; un autre

général plus ambitieux, Chehriar, le déposséda, et au bout d'un an ce général fut déposé lui-même.

(630.) POURAN DOKHT,

Fille de Khosrou Perewiz, fut placée sur le trône, qu'elle conserva un an et quatre mois. Elle laissa le trône à son cousin et son amant, Tchachinendeh, qui régna un mois; il eut pour successeur une femme.

(631.) AZERMI DOKHT.

Azermi Dokht joignait de grandes qualités à une admirable beauté. Ferrakh, gouverneur du Khorassan, osa prétendre à sa main. La reine indignée de son audace, mais craignant de l'aigrir par un refus, feignit de consentir à ce mariage et l'attira dans

son palais, où elle le fit assassiner. Aussitôt que le sort de Ferrakh fut connu, les autres gouverneurs excités par son fils, marchèrent contre la capitale, et firent périr Azermi Dokht dans les tourmens les plus cruels.

(633.) KESRA,

Descendant d'Ardechir Babegan, habitait la ville d'Ahwas, lorsqu'on l'arracha de sa retraite pour le faire monter sur le trône. Cependant son incapacité indisposa tellement le peuple et les grands, qu'il fut dépossédé et mis à mort.

(634.) FEROUKH-ZAD

Etait fils de Khosrou Perewiz et d'une chanteuse d'Ispahan; il vivait tranquillement à Nisibe, lorsqu'on

le força de monter sur le trône ; au bout d'un mois il était mort empoisonné.

Telles furent les révolutions qui précédèrent la chute de la monarchie des Perses. Les événemens qui se passèrent sous le règne de Yezdedjerd, dernier roi de la dynastie des Sassanides, se lient si intimement à l'origine de l'islamisme, qu'il est indispensable de jeter un coup d'œil rapide sur la création de cette religion nouvelle, avant de passer à la seconde partie de l'histoire de Perse.

FIN DU PREMIER VOLUME.

IMPRIMERIE DE D'HAUTEL.

TABLE

DES MATIÈRES DU PREMIER VOLUME.

GÉOGRAPHIE.

LIVRE PREMIER.

ANTIQUITÉS.

LIVRE II.

Fin de la Table.



